









CHEFS-D'OEUVRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

CHEFS-D'OEUVRE

P. CORNÉLIE

PARIS

CHEFS-D'OEUVRE

DE

P. CORNEILLE.



TOME TROISIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE

D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT I. AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN VIII. (1800.)



5279



92985

HÉRACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE DE LÉONTINE.

La scene est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

CRISPE, il n'est que trop vrai ; la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix ,
Jusqu'à ce qu'il le porte , en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées ,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Sur-tout qui , comme moi , d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance ,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a , que par le crime , acquis et conservé ,
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes ,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur ,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau , pour régner sans effroi ,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice ,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice ,

En vain en ont été les premiers fondements,
 Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
 On en fait revivre un au bout de vingt années.
 Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
 Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur armé pour me détruire,
 Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter :
 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
 Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
 Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.

Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
 Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché :

Il fut livré par elle, à qui pour récompense
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
 Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
 Etoit resté sans mere en ce moment fatal.

Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît; et le peuple est crédule.
 Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
 Il vous est trop aisé de le faire avorter.

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
 Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
 Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux

Ce prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore et révere
 Et son pere Maurice et son aïeul Tibere,
 Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
 S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
 Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
 S'il voit monter la sœur dans le trône du pere.
 Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de
 Mars,

Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards ;
 Et, n'eût été Léonce, en la dernière guerre
 Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
 Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
 Martian demeueroit ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
 Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
 Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
 Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
 Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
 Pulchérie et mon fils ne se trouvent d'accord
 Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
 Et les aversions, entre eux deux mutuelles,
 Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
 La princesse sur-tout frémit à mon aspect ;
 Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
 Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
 L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
 Sa mere, que long-temps je voulus épargner,
 Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
 L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
 Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
 Seigneur ; et qui les flatte endurecit leurs mépris.

La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux domter sa haine :
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre :
Le besoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars ; et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus.
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus ;
Que de force ou de gré je me veux satisfaire ;
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père ;
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHERIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité ;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,

Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi ?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié ;
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre.
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.
Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon pere,
S'il n'est lavé du tien il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en pere, ou te redoute en maître,

Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
 Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter silence,
 Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
 J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
 Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton pere,
 Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
 Depuis vingt ans je regne, et je regne sans toi ;
 Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
 Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
 L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
 Son choix en est le titre ; et tel est notre sort,
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
 Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
 J'en vis avec regret le triste sacrifice :
 Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
 Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder.
 Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
 Je fis ce que je pus, je conservai sa fille ;
 Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
 Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
 Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
 Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
 Croire s'être lavé d'un si noir attentat
 En imputant leur perte au repos de l'état !
 Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
 Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
 Apprends que, si jadis quelques séditions
 Usurperent le droit de ces élections,

L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
 Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere ;
 Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
 Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS.

Hé bien ! si tu le veux , je te le restitue
 Cet empire , et consens encor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
 Dis que je te le rends , et te fais des caresses
 Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses ,
 Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
 Autoriser ta haine et flatter ta douleur.
 Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
 Qu'allume dans ton cœur oette sanglante image.
 Mais que t'a fait mon fils ? étoit-il , au berceau ,
 Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
 Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
 Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
 En ai-je en quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
 Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
 Un cœur comme le tien , si grand , si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va , je ne confonds point ses vertus et ton crime ;
 Comme ma haine est juste , et ne m'aveugle pas ,
 J'en vois assez en lui pour les plus grands états :
 J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne :
 J'honore sa valeur , j'estime sa personne ,
 Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien ,
 Que s'en voyant indigne il ne demande rien ,
 Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite ,
 Et que de tes projets son cœur triste et confus
 Pour m'en faire justice approuve mes refus.
 Ce fils si vertueux d'un pere si coupable ,
 S'il ne devoit régner , me pourroit être aimable ;

Et cette grandeur même où tu veux le porter
 Est l'unique motif qui m'y fait résister.
 Après l'assassinat de ma famille entière,
 Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
 Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
 Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
 Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
 Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
 Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
 Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
 De remettre l'empire en la main d'une femme,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé:
 Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
 On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître,
 Tyran, descends du trône; et fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
 Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
 Te donne cette audace et cette confiance!
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance;
 Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang
 Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler:
 Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
 Et cette ressemblance où son courage aspire
 Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
 J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
 L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
 Et dedans son parti jeter tout l'avantage
 D'un peuple convaincu par mon premier hommage.
 Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,

Sors du trône, et te laisse abuser comme moi :
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice ;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir :
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits ;
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits ;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée :
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(*Dans les deux scènes suivantes Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.*)

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HERACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, à Héraclius.

Approche, Martian, que je te le répète.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pere et du fils.
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colere.

HERACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de pere ,
 Etant ce que je suis , je me dois quelque effort
 Pour vous dire , seigneur , que c'est vous faire tort ,
 Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
 De ne pouvoir régner que par son alliance :
 Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux ,
 Ma naissance suffit pour régner après vous.
 J'ai du cœur , et tiendrois l'empire même infâme
 S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Hé bien ! elle mourra : tu n'en as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous-même , seigneur , daignez mieux prendre soin :
 Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
 Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
 Au nom d'Héraclius à demi soulevé ,
 Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
 Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette ,
 Faire régner une autre , et la laisser sujette ;
 Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil ,
 A ce fils supposé dont il me faut défendre
 Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HERACLIUS.

Seigneur , j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié ,
 Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe ,
 Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
 Elle mourra , te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
 De rejoindre les miens par un heureux trépas.

La vapeur de mon sang ira grossir le foudre
 Que Dieu tient déjà prêt à le réduire en poudre;
 Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
 J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
 Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive;
 Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
 Son trépas dès demain puira ses refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
 J'espere en votre cœur surprendre quelque place;
 Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
 Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
 D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre:
 Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre;
 Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
 Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
 Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
 Je suis aimé d'Éudoxe autant comme je l'aime:
 Léontine leur mere est propice à nos vœux;
 Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux
 nœuds,
 D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
 Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
 Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
 Et votre main illustre augmente le mérite
 Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
 Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
 Il n'est plus temps d'aimer, il faut mourir;

Et quand à ce départ une ame se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare.
 Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui,
 J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
 Résolu de périr pour vous sauver la vie,
 Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
 Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours ;
 Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
 Non la mort, non l'hymen, où l'on me veut
 contraindre,
 Mais ce péril extrême où, pour me secourir,
 Je vois votre grand cœur avenglément courir.

MARTIAN.

Ah ! mon prince, ah ! madame, il vaut mieux vous
 résoudre

Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
 Au nom de votre amour, et de votre amitié,
 Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
 Que la vertu du fils, si pleine et si sincère,
 Vainque la juste horreur que vous avez du pere ;
 Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce ? et qu'est-ce que tu veux ?
 Tu m'as sauvé la vie ; et pour reconnaissance
 Je voudrois à tes feux ôter leur récompense ;
 Et, ministre insolent d'un prince furieux,
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux ;
 Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
 Cruel à la princesse, odieux à moi-même !

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois ;
 Je sais ce que tu vauz, et ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, madame ; et je vous donne
 Léonce et Martian en la même personne ;

C'est Martian en lui que vous favorisez.
 Opposons la constance aux périls opposés.
 Je vais près de Phocas essayer la priere ;
 Et si je n'en obtiens la grace toute entiere ,
 Malgré le nom de pere et le titre de fils ,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Oui , si sa cruauté s'obstine à votre perte ,
 J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ;
 Et puisse , si le ciel m'y voit rien épargner ,
 Un faux Héraclius en ma place régner !
 Adieu , madame.

SCENE V.

PULCHERIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu , prince trop magnanime ,
 Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime ,
 Digne d'un autre pere. Ah ! Phocas ! ah ! tyran !
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

Mais allons , cher Léonce , admirant son courage ,
 Tâcher de notre part à repousser l'orage.
 Tu t'es fait des amis , je sais des mécontents ;
 Le peuple est ébraalé , ne perdons point de temps :
 L'honneur te le commande , et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ôtage en ses mains ce tigre a votre vie ;
 Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
 Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe ; à tout oser le péril doit contraindre :
 Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
 Allons examiner pour ce coup généreux
 Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LEONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

VOILA ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé
 Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé.
 Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
 Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle,
 A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
 C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
 C'est par là qu'un tyran plus instruit que troublé
 De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
 Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
 Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mere,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne m'accusera plus de cette trahison:
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?

Est-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.

De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
 On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
 On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
 Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
 Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
 Par une tromperie encor plus importante,
 Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
 Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran :
 En sorte que le sien passe ici pour mon frere,
 Cependant que de l'autre il croit être le pere,
 Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
 Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
 On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
 Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
 Mais, pour toute nouvelle, on dit qu'il est vivant ;
 Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
 Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
 Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues ;
 Et j'en sais tel qui croit, dans sa simplicité,
 Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
 Mais le voici.

SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret le dangereux mystere ;
 Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
 Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand :
 Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
 Au contraire il prend tout pour grossiere imposture,
 Et me connoît si peu que pour la renverser

A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
 Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
 Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
 Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
 En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
 En vain nous résistons à son impatience,
 Elle par haine aveugle, et moi par connoissance ;
 Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
 Qu'oppose la nature à ce noëud criminel,
 Menace Pulchérie au refus obstinée,
 Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
 J'ai fait pour le fléchir un inutile effort :
 Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
 Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
 De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
 D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
 Et de rendre à mon pere un jûste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
 Je rends grâces, seigneur, à la bonté céleste
 De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,
 Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
 Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
 Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
 Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
 Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
 De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
 J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
 De rompre cet hymen, ou de le retarder,
 Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
 Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
 Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
 Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu ia main appesantie,

Se faisant du tyran l'effroyable partie,
 Veuille avancer par là son juste châtement;
 Que, par un si grand bruit semé confusément,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
 Et presse Héraclius de se faire connoître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend:
 Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
 Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
 De mon trône à Phocas sous ce titre arraché
 Il puisse me punir de m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
 Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
 Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
 Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
 Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace.
 Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
 Semble digne, seigneur, de cette confiance:
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait;
 Et bientôt mes desseins auront un plein effet:
 Je punirai Phocas, je vengerai Maurice:
 Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice;
 J'en veux toute la gloire; et vous me la devez:
 Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
 Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
 Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
 Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
 La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
 Aura, dedans vos mains, l'image d'un grand crime:
 Le peuple pour miracle osera maintenir

Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
 Et sa haine obstinée après cette chimere
 Vous croira parricide en vengeant votre pere ;
 La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
 Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
 Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
 Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
 Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends ;
 Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
 De combattre l'amour et la reconnoissance.
 Le secret est à vous, et je serois ingrat
 Si, sans votre congé, j'osois en faire éclat,
 Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
 Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
 Je dirai plus ; l'empire est plus à vous qu'à moi,
 Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi :
 C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
 Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere.
 Non que pour m'acquitter par cette élection
 Mon devoir ait forcé mon inclination :
 Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent,
 Il prépara mon ame au feu qu'ils allumerent ;
 Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
 Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.
 Oui, mon cœur, chere Endoxe, à ce trône n'aspire
 Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
 Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
 Que par la seule soif de vous en faire part ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
 Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
 Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
 Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;
 Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre :
 Disposez des moyens et du temps de le prendre ;

Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur.
 Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
 Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
 Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
 Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
 A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
 Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
 Et pourrez me servir à presser leur effet.

Notre vrai Martian adore la princesse :
 Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;
 Faisons que son amour nous venge de Phocas,
 Et de son propre fils arme pour nous le bras.
 Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
 Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
 Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir
 A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
 Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah madame !

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide !
 C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
 C'est par là qu'un tyran est digne de périr ;
 Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
 Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
 C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
 Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;

Et nous immolerons au sang de votre frere
 Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
 L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux :
 Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pere :
 Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
 Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
 Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
 Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
 Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
 Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCENE IV.

LEONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupere, madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupere ! A ce nom que ma surprise est grande !
 Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
 Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
 Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son pere ;
 Et sa venue ici cache quelque mystere.
 Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, à *Eudoxe*.

Hé bien!

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(à *Eudoxe*.) (à *Exupere*.)

Taisez-vous... Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE,
EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?

Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;

Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,

Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon pere:

Vous en devez connoître encor le caractere.

LÉONTINE, *lit le billet*.

Léontine a trompé Phocas,

Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,

Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
 O vous, qui me restez de fideles sujets,
 Honorez son grand zele, appuyez ses projets.
 Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupere.*)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains
 Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
 Maurice m'honora de cette confiance;
 Mon zele y répondit par-delà sa croyance.
 Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
 Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
 Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
 Ce zele sur mon sang détourna votre perte.
 J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas;
 Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.
 La généreuse ardeur de sujette fidele
 Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle;
 Mon fils fut pour mourir le fils de l'empereur;
 J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur;
 Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah! pardonnez de grace; il m'échappe sans crime.
 J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir;
 Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir:
 A cet illustre effort par mon devoir réduite,
 J'ai domté la nature, et ne l'ai pas détruite.
 Phocas, ravi de joie à cette illusion,
 Me combla de faveurs avec profusion,
 Et nous fit de sa main cette haute fortune
 Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer;
 Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
 Que par vos grands exploits votre rare vaillance
 Pût faire à l'univers croire votre naissance,
 Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit

Nous pût de son aveu promettre quelque fruit.
 Car comme j'ignorois que notre grand monarque
 En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
 Je doutois qu'un secret n'étant su que de moi
 Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
 Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
 Ce prince vit l'échange et l'alloit empêcher,
 Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
 La mort de votre fils arrêta cette envie,
 Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
 Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,
 S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
 Et trouva les moyens de lui donner ce gage
 Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
 Félix est mort, madame, et naguere en mourant
 Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;
 Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupere,
 « Sers ton prince, et venge ton pere. »
 Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
 Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir :
 J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ;
 Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
 J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
 Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
 Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
 Et cette seule joie anime leur courage,
 Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
 De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
 Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;
 C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
 Le peuple est mutiné, nos amis rassemblés,
 Le tyran effrayé, ses confidens troublés :
 Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête
 Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement ,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.

Je sais ce que je dois , madame , au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.

Je croyois comme fils devoir tout à vos soins ,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :

Mais pour vous expliquer toute ma gratitude ,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.

J'aimois , vous le savez , et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.

Je perds une maîtresse en gagnant un empire ;
Mon amour en murmure , et mon cœur en soupire ;

Et de mille pensers mon esprit agité

Paroît enseveli dans la stupidité.

Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.

Il faut donner un chef à votre illustre bande :

Allez , brave Exupere , allez , je vous rejoins ;

Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.

Disposez cependant vos amis à bien faire :

Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere ;

Il n'ent rien du tyran qu'un peu de mauvais sang ,

Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons , seigneur , entière obéissance ,

Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VII.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame , pour laisser toute sa dignité

A ce dernier effort de générosité ,

Je crois que les raisons que vous m'avez données

M'en ont seules caché le secret tant d'années.

D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
 Du prince Martian voyant la passion,
 Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
 Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
 Et me faire trouver un tel destin bien doux
 Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous ;
 Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
 Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
 D'un détestable amour que pour ma propre sœur
 Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
 Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle incesté ?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste ;
 Et je le craignois peu , trop sûre que Phocas
 Ayant d'autres desseins ne le souffriroit pas.
 Je voulois donc , seigneur , qu'une flamme si belle
 Portât votre courage aux vertus dignes d'elle ,
 Et que , votre valeur l'ayant su mériter ,
 Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
 Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
 J'ai vu dans votre amour une source de haine ;
 Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
 Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
 Achevez donc , seigneur ; et puisque Pulchérie
 Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Pent-être il vaudroit mieux moi-même la porter
 A ce que le tyran témoigne en souhaiter.
 Son amour qui pour moi résiste à sa colere ,
 N'y résistera plus quand je serai son frere.
 Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur , qu'allez-vous faire ? et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un si digne hyménée
 J'expose à tort sa tête avec ma destinée ,

Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
 Dont je vois les complots encor mal assurés.
 Aucun d'eux du tyran n'approche la personne ;
 Et quand même l'issue en pourroit être bonne ,
 Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
 Par l'infâme succès d'un lâche assassinat.
 Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
 Faire parler pour moi toute ma renommée ,
 Et trouver à l'empire un chemin glorieux
 Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
 C'est dont je vais résoudre avec cette princesse ,
 Pour qui non plus l'amour mais le sang m'intéresse.
 Vous , avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah ! seigneur , écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés :
 Mais à parler sans fard , pour écouter les vôtres ,
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
 Adieu.

SCENE VIII.

LEONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond , tout me devient contraire.
 Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire ;
 Et, lorsque le hasard me flatte avec excès ,
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
 Des beaux commencements empoisonne la suite.
 Ce billet dont je vois Martian abusé
 Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé ;

Il arme puissamment le fils contre le pere :
Mais comme il a levé le bras en qui j'espere ,
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe , et ne peut le séduire ;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire :
Il doute ; et du côté que je le vois pencher ,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame , pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit , et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet , confirmé par votre témoignage ,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper ,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper ,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire ?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse , et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir ?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupere ,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

JE VEUX bien l'avouer, madame, car mon cœur
 A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
 Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
 J'osai jusques à vous élever ma pensée,
 Plus plein d'étonnement que de timidité,
 J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
 Et dans ses mouvements pour secrete réponse
 Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
 Dont, malgré ma raison l'impérieux effort
 Emporloit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
 Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
 Mais quoi ! l'impératrice, à qui je dois le jour,
 Avoit innocemment fait naître cet amour.
 J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
 Pour avoir contredit mon indigne hyménée
 Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
 « Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
 « Ma fille; et sa fureur à son fils vous destine :
 « Mais prenez un époux des mains de Léontine;
 « Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
 Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere
 J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere;

Et, confondant ces mots de trésor et d'époux,
 Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous :
 J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
 Les favorables lois de mon obéissance ;
 Et je m'imputois même à trop de vanité
 De trouver entre nous quelque inégalité.
 La race de Léonce étant patricienne,
 L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne ;
 Et je me laissois dire, en mes douces erreurs :
 « C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
 « Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
 « A qui le monde entier peut rendre un juste
 « hommage. »
 J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit ;
 L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
 Et de ma passion la flatteuse imposture
 S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah ! ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
 Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
 Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
 C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine :
 Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
 Que l'ame qui s'y force est digne de pitié !
 Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en
 défendre,
 Se laisse déchirer avant que de se rendre !
 Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
 Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
 Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
 Qu'un si charmant abus seroit à préférer
 A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
 Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;

Et la haine à mon gré les fait plus doucement
 Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
 J'ai senti comme vous une douleur bien vive
 En brisant les beaux fers qui me tenoient captive;
 Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
 S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
 Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
 Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
 Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
 L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
 Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere;
 L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire;
 Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
 Si les miens sont vengés, et le tyran puni.

Vous, que va sur le trône élever la naissance,
 Régnerez sur votre cœur avant que sur Byzance;
 Et, dormant comme moi ce dangereux mutin,
 Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
 En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
 Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
 Comment dessus vous-même il vous falloit régner;
 Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
 D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
 Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
 Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
 A mes confus regrets soyez donc moins sévère;
 C'est Léonce qui parle, et non pas votre frere;
 Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
 Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
 Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
 Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
 Et tient que pour répandre un si coupable sang
 L'assassinat est noble et digne de mon rang.
 Pourrai-je cependant vous faire une priere?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux,
Epousez Martian comme un autre moi-même;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chere;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen, conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon beau-frere;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon pere, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;

Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides ,
 Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
 Outre que le succès est encore à douter ,
 Que l'on peut vous trahir , qu'il peut vous résister ;
 Si vous y succombez , pourrai-je me dédire
 D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?
 Ah ! combien ces moments de quoi vous me flattez
 Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
 Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
 Comme elle vient de naître , elle n'est que foiblesse :
 La mienne a plus de force , et les yeux mieux ouverts ;
 Et , se dût avec moi perdre tout l'univers ,
 Jamais un seul moment , quoi que l'on puisse faire ,
 Le tyran n'aura droit de me traiter de pere.
 Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
 Vous l'aimez , je l'estime , il est digne de moi ;
 Tout son crime est un père à qui le sang l'attache ;
 Quand il n'en aura plus , il n'aura plus de tache ;
 Et cette mort , propice à former ces beaux nœuds ,
 Purifiant l'objet , justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée ;
 Et du sang du tyran signez cet hyménée.
 Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahi , madame , Exupere le suit.

SCENE II.

PHOCAS , EXUPERE , AMINTAS , MARTIAN ,
 PULCHERIE , CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse ?
 Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon-fils ?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EUPERE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose :
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez ;
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce ;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître

Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
 Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner ;
 C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.
 J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
 Héraclius mourra comme a vécu Léonce ,
 Bon sujet, meilleur prince ; et ma vie et ma mort
 Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
 La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
 A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ;
 Et mon dernier exploit contre tes ennemis
 Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.
 Héraclius n'eut point de part à ce service ;
 J'en ai payé Léonce , à qui seul étoit dû
 L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
 Mais , sous des noms divers à soi-même contraire ,
 Qui conserva le fils attenté sur le pere ;
 Et, se désavouant d'un aveugle secours ,
 Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
 Je te devois sa vie , et je me dois justice.
 Léonce est effacé par le fils de Maurice.
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer ;
 Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
 Pour en avoir conçu la honteuse espérance ;
 Et suis trop au-dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de générosité.
 Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
 Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
 Héraclius vivroit pour te faire la cour !
 Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
 Pour ton propre intérêt, sois juge incorruptible :
 Ta vie avec la sienne est trop incompatible ;
 Un si grand ennemi ne peut être gagné ,

Et je te punirois de m'avoir épargné.
 Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
 J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
 Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
 Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
 Je me tiens plus heureux de périr en monarque
 Que de vivre en éclat sans en porter la marque;
 Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
 Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
 Je la rendrai si belle, et si digne d'envie,
 Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
 M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
 Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
 Faites-le retirer en la chambre prochaine,
 Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
 Pour punir son forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN, à *Pulchérie*.

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
 Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
 Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espere pas désormais me fléchir.
 Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
 Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
 Ce frere et ton espoir vont entrer au cercueil,
 Et j'abattraï d'un coup sa tête et ton orgueil.
 Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
 Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir , tyran ! J'aurois pleuré
 Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré ,
 S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière ,
 S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere ,
 Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
 Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
 Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie ;
 Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie ,
 Point querellé le bras qui fait ces lâches coups ,
 Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
 Sans te nommer ingrat , sans trop le nommer traître ,
 De tous deux , de soi-même , il s'est montré le maître ;
 Et dans cette surprise il a bien su courir
 A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
 Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
 Je l'aimai comme amant , je l'aime comme frere ;
 Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
 Digne d'être mon frere , et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique , explique mieux le fond de ta pensée ;
 Et , sans plus te parer d'une vertu forcée ,
 Pour appaiser le pere , offre le cœur au fils ,
 Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
 Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?
 Prends mon sang pour le sien ; mais , s'il y faut mon
 cœur ,
 Périrai Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS.

Hé bien ! il va périr ; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
 Dieu , pour le réserver à ses puissantes mains ,
 Fait avorter exprès tous les moyens humains ;

Il veut frapper le coup sans notre ministere.
 Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,
 Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
 Ont été comme lui des Césars supposés.
 L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
 Avoit des généreux autres que Léontine ;
 Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
 Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.
 Crains, tyran, crains encor : tous les quatre peut-être
 L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ;
 Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
 Tu ne les connoïtras qu'en recevant la mort.
 Moi-même à leur défaut je serai la conquête
 De quiconque à mes pieds apportera ta tête :
 L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
 Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
 Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
 Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
 Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
 Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;
 Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
 Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
 Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
 Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
 Vous qui m'avez livré mon secret ennemi,
 Ne soyez point vers moi fideles à demi ;
 Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
 La ferons-nous secrete, ou bien à force ouverte ?

Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
 Dans un peuple sans chef la première épouvante.
 Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
 Dispersera soudain chacun de son côté;
 Les plus audacieux craindront votre justice,
 Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
 Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
 Le temps de se remettre et de se réunir:
 Envoyez des soldats à chaque coin des rues;
 Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues;
 Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
 Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
 De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
 Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire:
 Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;
 J'en répons sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupere: allez, je m'abandonne
 Aux fideles conseils que votre ardeur me donne.
 C'est l'unique moyen de domter nos mutins,
 Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
 Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
 Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
 Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez
 promis,
 Allez de votre part assembler vos amis;
 Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
 Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, ami; tout est à nous:

L'heur de notre destin va faire des jaloux.

A M I N T A S.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

E X U P E R E.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

HERACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, et non pas votre mere ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi.
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son pere,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupere :

Elle en doutoit, seigneur; et, par l'évènement,
 Vous voyez que son zele en doutoit justement.
 Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
 Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
 Elle a sur Martian tourné le coup fatal
 De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
 Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
 Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
 Qui trahisse mon sort, d'Exupere, ou de moi?
 Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
 Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
 Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
 Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
 Rompre votre destin, et donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
 Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
 Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
 Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
 S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
 Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:
 Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
 Quand son pere à mes yeux au lieu de moi l'immole!
 Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
 Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
 De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
 Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
 Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas:
 Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mere;
 Garantissez le fils par la perte du pere;

Et, prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame ; un autre a pris ma
place.

Sa prison a rendu le peuple tout de glace.

Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,

Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;

Et, ne me regardant que comme un fils perfide,

Il aura de l'horreur de suivre un parricide.

Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,

Le tyran tient déjà Martian en ses mains.

S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,

Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,

Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver

Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.

N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,

Le sort d'Héraclius tout entier me regarde ;

Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,

Au tombeau, comme au trône, on me verra courir.

Mais voici le tyran, et son traître Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mere.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part... ?

PHOCAS.

Nous verrons à loisir :

Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, à *Eudoxe*.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCÈNE III.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, GARDES.

PHOCAS, à *Héraclius*.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;
 Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
 Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.

Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu :

Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?

Eudoxe m'en conjure; et l'avis me surprend.

Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mère a plus fait contre votre service

Que ne sait Exupere, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.

Parle.

HÉRACLIUS.

J'acheverai devant le prisonnier :

Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,

Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui,

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, EXUPERE,
TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma priere il auroit peu d'appui ;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius et sauvez votre fils :
Voilà tout mon souhait et toute ma priere.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere :
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah ! prince, j'y courois sans me plaindre du sort ;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, pere aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis ;
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere,
Et, semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
 « Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
 Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
 J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
 Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
 S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
 Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
 Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
 Où vous eûtes, trois ans, la fortune diverse.
 Cependant Léontine, étant dans le château
 Reine de nos destins et de notre berceau,
 Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
 Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
 Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
 Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
 Et ces informes traits qu'à six mois à l'enfance
 Ayant mis entre nous fort peu de différence,
 Le foible souvenir en trois ans s'en perdit ;
 Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
 Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre ;
 Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
 Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
 Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
 Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
 Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
 Je me croirois, seigneur, coupable infiniment,
 Si je souffrois encore un tel aveuglement.
 Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime ;
 Conservez votre haine, et changez de victime :
 Je ne demande rien que ce qui m'est promis ;
 Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

MARTIAN, à Phocas.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le pere,

Admire quel effort sa vertu vient de faire,
 Tyran; et ne prends pas pour une vérité
 Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(à Héraclius.)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
 Dont honora mon bras ma fortune propice:
 Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
 Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
 Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
 Lequel croire, Exupere? et lequel démentir?
 Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir?
 Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas:
 Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
 Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
 Vous voyez quels effets en ont été produits:
 Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
 J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
 Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
 Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah ! ciel ! quelle est sa ruse !

Martian aime Eudoxe, et sa mere l'abuse.
 Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
 De ce prince à sa fille elle assure les vœux ;
 Et son ambition, adroite à le séduire,
 Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
 Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis ;
 Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
 Et me tiendrait encor la vérité cachée,
 Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, à *Exupere*.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, ou ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers ! que de soucis flottants !

EXUPERE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPERE.

Oui, si nous connoissons le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS.

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
 Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort :
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un pere.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable; et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait;

Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
 Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
 Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
 Ce favorable aven dont elle t'a séduit
 T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit ;
 Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
 Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
 Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
 En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
 J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
 Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
 Je sais que je le vois ; et ne puis le trouver.
 La nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un nuage confus couvre sa destinée :
 L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
 Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Martian ! A ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
 Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
 Que veux-tu donc, nature ? et que prétends-tu faire ?
 Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere ?
 De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
 Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
 Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
 Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connoître.
 O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
 Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
 Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toi ;
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

SCENE V.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
CRISPE, EXUPERE, LEONTINE,
GARDES.

CRISPE, à *Phocas*.

Seigneur, ma diligence enfin a réussi ;
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, à *Léontine*.

Approche, malheureuse !

HÉRACLIUS, à *Léontine*.

Avouez tout, madame.

J'ai tout dit.

LÉONTINE, à *Héraclius*.

Quoi, seigneur !

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme !

Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, à *Léontine*.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.

Il en croit ce billet et votre témoignage :

Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.

M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.

Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?

Et qui t'assurera que pour Héraclius,

Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence

En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils; l'autre, ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
 Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
 Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
 C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
 Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
 Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
 Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance ;
 Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi !
 Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
 Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce discernement.
 Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde :
 Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
 Malgré l'obscurité de son illusion,
 J'espere démêler cette confusion.
 Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Acheve, si tu peux, par force ou par adresse,
 Exupere ; et sois sûr que je te devrai tout,
 Si l'ardeur de ton zélé en peut venir à bout !
 Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;
 Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
 Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :
 Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, madame,
 Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame :
 C'est passer trop long-temps pour traître auprès de
 vous.

Vous haïssez Phocas , nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oni , c'est bien lui montrer ta haine et ta colere ,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton pere !

EXUPERE.

L'apparence vous trompe ; et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie !

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger , puisque vous l'ignorez ?

Considérez l'état de tous nos conjurés :

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance ;

Et nous en croyant tous dans notre ame indignés ,

Le tyran du palais nous a tous éloignés.

Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame , apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.

Vous savez de quel nombre il est toujours gardé ;

Pouvions-nous le surprendre , ou forcer les cohortes

Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ?

Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de
lui ?

Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui :

Il me parle , il m'écoute , il me croit ; et lui-même

Se livre entre mes mains , aide à mon stratagème.

C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement

Du prince Héraclius faire le châtement ,

Que sa milice éparsé à chaque coin des rues

A laissé du palais les portes presque nues :

Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
 Mes amis sont tous prêts : c'en est fait , il est mort ;
 Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne ,
 Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
 Mais après mes desseins pleinement découverts ,
 De grace , faites-moi connoître qui je sers ;
 Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
 Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier , quelle brutalité
 Te fait juger en moi tant de crédulité ?
 Va , d'un piège si lourd l'appât est inutile ,
 Traître ; et si tu n'as pas de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai , madame ; et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus :
 L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien ! demeurez donc dans votre défiance,
 Je ne demande plus et ne vous dis plus rien ;
 Gardez votre secret , je garderai le mien.
 Puisque je passe encor pour homme à vous séduire ,
 Venez dans la prison où je vais vous conduire ;
 Si vous ne me croyez , craignez ce que je puis.
 Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

HERACLIUS.

QUELLE confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un pere ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils ,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse ,
Qu'elle brouille tout notre sort ;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse ,
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure ,
Son amitié paroît si pure ,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature ,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine ,
 J'ai pour lui des transports de haine
 Que je ne conserve pas bien.
 Cette grace qu'il veut me faire
 Etonne et trouble ma colere ;
 Et je n'ose résoudre rien
 Quand je trouve un amour de pere
 En celui qui m'ôta le mien.

Retiens , grande ombre de Maurice ,
 Mon ame au bord du précipice
 Que cette obscurité lui fait ;
 Et m'aide à faire mieux connoître
 Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
 Un prince à ce point imparfait ,
 Ou que je méritois de l'être
 Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;
 Et redoublant pour ta querelle
 Cette noble ardeur de mourir ,
 Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HÉRACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie ,
 Madame ?

PULCHÉRIE.

Le tyran , qui veut que je vous voie ,
 Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE.

Il le pense , seigneur ; et ce brutal espere
 Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere :
 Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
 De tout ce que le sang pourroit me révéler.

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumiere fidele
 Vous le mieux révéler, qu'il ne me le révele !
 Aidez-moi cependant , madame , à repousser
 Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah ! prince , il ne faut point d'assurance plus claire ;
 Si vous craignez la mort , vous n'êtes point mon frere :
 Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi , la craindre , madame ! Ah ! je m'y suis offert.
 Qu'il me traite en tyran , qu'il m'envoie au supplice ,
 Je suis Héraclius , je suis fils de Maurice :
 Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir ,
 Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
 Mais il me traite en pere , il me flatte , il m'embrasse ;
 Je n'en puis arracher une seule menace :
 J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter ,
 Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
 Malgré moi , comme fils toujours il me regarde ;
 Au lieu d'être en prison , je n'ai pas même un garde.
 Je ne sais qui je suis , et crains de le savoir ;
 Je veux ce que je dois , et cherche mon devoir :
 Je crains de le haïr si j'en tiens la naissance ;
 Je le plains de m'aimer si je m'en dois vengeance ;
 Et mon cœur , indigné d'une telle amitié ,
 En frémit de colere , et tremble de pitié :
 De tous ses mouvements mon esprit se défie ;
 Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
 La colere , l'amour , la haine , et le respect ,
 Ne me présentent rien qui ne me soit suspect :

Je crains tout, je fuis tout ; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire ;
Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
Rien ne le touche assez pour le faire douter :
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour
Maurice.

HÉRACLÉUS.

A ces marques en lui connoissez Martian ;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance ;
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte :
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le plus éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,

Peut-être qu'en faveur de ma première idée
 Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
 Son amour est pour vous un poison dangereux ;
 Et quoique la pitié montre un cœur généreux ,
 Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
 Vous le devez haïr , et fût-il votre père :
 Si ce titre est douteux , son crime ne l'est pas.
 Qu'il vous offre sa grace , ou vous livre au trépas ;
 Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise ,
 Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise ,
 Et que votre devoir , par là mieux combattu ,
 Prince , met en péril jusqu'à votre vertu.
 Doutez , mais haïssez ; et , quoi qu'il exécute ,
 Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
 En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui ,
 Si c'est trop peu pour vous , c'est assez contre lui.
 L'un de vous est mon frère , et l'autre y peut prétendre.
 Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre ;
 Mais je ne puis faillir , dans votre sort douteux ,
 A chérir l'un et l'autre , et vous plaindre tous deux.
 J'espère encor pourtant : on murmure , on menace ;
 Un tumulte , dit-on , s'élève dans la place ;
 Exupere est allé fondre sur ces mutins ;
 Et peut-être de là dépendent nos destins.
 Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
 PULCHERIE, GARDES.

PHOCAS.

Hé bien ! se rendra-t-il , madame ?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame ,
 Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis :

Je trouve trop d'un frere, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frere qu'il me rend seroit déjà perdu ,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à *Pulchérie*.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang, je ferai grace au vôtre :
Mais je veux le connoître ; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à *Héraclius*.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tons deux.

HÉRACLIUS.

Et, pour reconnoissance,
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chere.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour pere :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter ?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie ;
On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'esperer la mort que tu mérites ;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
Et sois, après sa mort, mon fils si tu le veux.

HÉRACLIUS.

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah ! que voulez-vous faire,
Prince ?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,

Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêchez, Octavian.

HÉRACLIUS, à Octavian.

N'attente rien, barbare.

Je suis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égaré ;

Et mon cœur...

PHOCAS, à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

(à Octavian.)

Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je suis... Puis-je le prononcer !

PHOCAS.

Acheve, ou...

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit ;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père :
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens.
Mais sachez que vos jours me répondront des siens :
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre ;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
 L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
 Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
 Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
 J'ai retrouvé mon fils ; mais sois-le tout-à-fait,
 Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;
 Ne laisse plus de place à la supercherie ;
 Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
 Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
 Quoi ! son consentement étoufferoit ma haine !
 Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer !
 J'aurois pour cette honte un cœur assez léger !
 Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frere !

S C E N E I V.

PHOCAS, HERACLIUS, PULCHERIE,
 MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere ;
 Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
 Lui seul et ses amis ont domté vos mutins ;
 Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine :
 Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, HERACLIUS, PULCHERIE,
MARTIAN, GARDES.

(PHOCAS, à *Héraclius*.)

Toi cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux :
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre ;
Les mutins sont domtés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(à *Pulchérie*.)

Use bien du moment

Que je prends pour en faire un juste châtement ;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure ,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure :
Autrement, si leur sort demeure encor douteux ,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
Toi...

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! Jusques-là je pourrois te chérir !
N'espere pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû :

Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
 Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere;
 Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
 J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche ! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
 Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
 Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
 S'il ne craint, il opprime ; et, s'il n'opprime, il craint :
 L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse.
 L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse :
 A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,
 Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
 Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
 Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux lorsqu'on tranche
 nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
 Que d'épouser le fils pour éviter le pere.
 L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser ?
 Et dans cet hyménée, à ma gloire funeste,
 Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous.
 Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,

Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran, c'est générosité ;
Et c'est mettre, en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours, et fuir mon infamie,
Feignons ; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moi ? qui sera mon complice ?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez, mieux que moi, surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez, mieux que moi, la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah ! princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'évènement ;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire :

Toute fourbe est hontense aux cœurs nés pour
l'empire.

Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscur vérité, que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez, d'autre côté, quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigneurs de mon sort
Il a fait contre vous un violent effort :
Votre malheur est grand ; mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède :
Et moi... Mais, que nous veut ce perfide ?

SCÈNE VII.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE,
AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misere?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupere.

MARTIAN.

Lui qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés

Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Tous contre ce barbare étant d'intelligence,

Suivis d'un gros d'amis, nous passons librement,

Au travers du palais, à son appartement.

La garde y restoit foible et sans aucun ombrage:

Crispe même à Phocas porte notre message.

Il vient: à ses genoux on met les prisonniers,

Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.

Le reste, impatient dans sa noble colere,

Enferme la victime ; et soudain Exupere :

« Qu'on arrête, dit-il ; le premier coup m'est dû :

« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »

Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie ;

Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.

Il s'éleve un grand bruit, et mille cris confus

Ne laissent discerner que *Vive Héraclius!*

Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.

Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent ;

Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,

Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine !

A MINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VIII.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE,
LEONTINE, EUDOXE, EXUPERE,
AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, à *Léontine*.

Est-il donc vrai, madame ? et changeons-nous de sort ?

Amintas nous fait-il un fidele rapport ?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable ;

Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, à *Exupere*.

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser

Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPERE, à *Héraclius*.

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre :

J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler

De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler ;

Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous :
Puisque le pere est mort, le fils est digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.

(à Pulchérie, lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main, madame ; et c'est à vous

Que je remets le sort d'un frere et d'un époux.

Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mere.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractere.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, lit le billet.

Parmi tant de malheurs, mon bonheur est étrange :

Après avoir donné son fils au lieu du mien,

Léontine à mes yeux, par un second échange,

Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.

Vous qui pourrez douter d'un si rare service,

Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :

Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,

Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHÉRIE, à *Héraclius*.

Ah ! vous êtes mon frere.

HÉRACLIUS, à *Pulchérie*.

Et c'est heureusement

Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, à *Héraclius*.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à *Martian*.)

Mais, pardonnez, seigneur, à mon zele parfait

Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :

Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.

Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,

Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :

Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce ;

Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,

Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils.

(à *Eudoxe*.)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire

En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, à *Héraclius*.

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, à *Exupere et à Amintas*.

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,

Attendant les effets de ma reconnoissance,

Reconnoissons, amis, la céleste puissance :

Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,

Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

CETTE tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à-la-fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scene qui suit. Ainsi, dès la premiere, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remede aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que, sans Léonce, il fût demeuré sans vie au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie, au quatrieme acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mere, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en

passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scene qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte, et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la piece est finie et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout la maniere dont Eudoxe fait connoître au second acte le double échange que sa mere a fait des deux princes est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie: pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrieme acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet: mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scene de ce quatrieme acte passe encore celui-ci. Exupere y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger. Mais, après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confiance anti-

cipée exempte Exupere de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la piece, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupere avec toute son industrie a quelque chose d'un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des évènements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pusse répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius, et sa conduite au supplice: mais le contraire pouvoit arriver; et Phocas, au lieu de déferer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis, comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amene les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une piece d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Electres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même

action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée. L'Iphigénie *in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'Hélène, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Paris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des empereurs Tibere, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier, pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième; et je l'ai fait afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y

veillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutint mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute sa famille: mais quant à ce qui est de la mere, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et, comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé, par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à Rodogune. La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures: mais le poème est si embarrassé, qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

DON SANCHE
D'ARAGON,
COMEDIE HEROÏQUE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

DONA ISABELLE, reine de Castille.

DONA LÉONOR, reine d'Aragon.

DONA ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être don Sanche, roi d'Aragon.

DON RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

DON LOPE DE GUSMAN,

DON MANRIQUE DE LARE, } Grands de Castille.

DON ALVAR DE LUNE, }

La scene est à Valladolid.

DON SANCHE D'ARAGON.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DONA LEONOR, DONA ELVIRE.

DONA LÉONOR.

APRÈS tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice !
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enleve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines ;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée ;
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance :
Le trouble regne encore où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Qué l'avis d'une mere, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras

Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
 Et par des actions nobles, grandes, et belles,
 Dissiper les mutins, et domter les rebelles.
 Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous:
 On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
 Du comte don Alvar la vertu non commune
 Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
 Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
 Quand vous le reconvez est bien digne de lui.

DONA ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
 Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
 Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
 Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
 Et, comme ses rivaux lui cedent en mérite,
 Un espoir à présent plus doux le sollicite:
 Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
 Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
 Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
 S'il voit que je lui mene un étranger pour maître?
 Moutons, de grace, au trône; et de là beaucoup mieux
 Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

DONA LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secrete flamme
 A déjà malgré moi fait ce choix dans votre ame.
 De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
 Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
 Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
 Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
 Et dont il cache exprès la source obstinément...

DONA ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement:
 Sa naissance inconnue est peut-être sans tache.
 Vous la présumez basse, à cause qu'il la cache:
 Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
 Signaler leur vertu sous des noms supposés,

Domter des nations, gagner des diadèmes,
 Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-
 mêmes !

DONA LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez !

DONA ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
 Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
 N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
 Et l'innocent tribut de ces affections,
 Que doit toute la terre aux belles actions,
 N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
 En cette qualité, je l'aime et le caresse ;
 En cette qualité, ses devoirs assidus
 Me rendent les respects à ma naissance dus.
 Il fait sa cour chez moi, comme un autre peut faire :
 Il a trop de vertu pour être téméraire ;
 Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
 Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

DONA LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
 De vous en souvenir, et le mettre en usage !

DONA ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

DONA LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
 Doit venir jusqu'au lieu de votre obéissance
 Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
 Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement.

DONA ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément :
 Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
 Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
 La prise de Séville, et les Maures défaits,
 Laissent à la Castille une profonde paix :
 S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiete

Vent bien de don Garcie achever la défaite ,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

DONA LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie ,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie ,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

DONA ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, BLANCHE.

DONA LÉONOR.

Anjourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme ,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fideles sujets ?

DONA ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines ,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes ,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état :
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre ;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour
nous ,

Que, pour le soutenir, il nous faille un époux !

A peine ai-je deux mois porté le diadème ,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime ;
Si toutefois, sans crime et sans m'en indigner ,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands, à cet espoir ouverté ,

Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;
 Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
 Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
 Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
 Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient ;
 Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
 Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
 Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
 Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare :
 Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
 Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

DONA LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
 On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
 Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

DONA ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
 Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
 Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
 Jette sur nos desirs un joug impérieux,
 Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Qu'on ouvre. Juste ciel ! vois ma peine, et m'inspire
 Et ce que je dois faire et ce que je dois dire.

SCÈNE III.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR, DONA
 ELVIRE, BLANCHE, DON LOPE, DON
 MANRIQUE, DON ALVAR, CARLOS.

DONA ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
 Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément ;
 Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
 De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
 Car enfin je suis libre à disposer de moi ;

Le choix de mes états ne m'est point une loi :
 D'une troupe importune il m'a débarrassée,
 Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
 Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
 J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous ;
 Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;
 J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
 J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
 Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
 Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
 Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
 Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
 Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

DON LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;
 Votre état avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
 Que par obéissance à vos commandements.
 Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
 Qui me font, grande reine, espérer cette grace :
 Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder service ni famille,
 Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
 C'est à nous d'obéir et non d'en murmurer :
 Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
 Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
 Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne ;
 Et que votre vertu vous fera trop savoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

DONA ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

DON MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
 Quoique votre discours nous ait fait des leçons

Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
 Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
 Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
 Que, vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
 La dignité du rang qui le doit ennoblir;
 Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
 Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
 Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
 Du choix de vos états aussi bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans
 couronne,

Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
 Que même le feu roi daigna considérer
 Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
 J'oserai me promettre un sort assez propice
 De cet aveu d'un frere et quatre ans de service;
 Et, sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
 Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

DONA ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

DON ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
 Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
 Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

DONA ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
 Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence,
 Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
 Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

DON ALVAR.

Madame...

DONA ISABELLE.

C'est assez. Que chacun prenne place.

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil; et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur

*des bancs préparés exprès, Carlos y voyant
une place vide s'y veut seoir, et don Man-
rique l'en empêche.)*

DON MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos ! d'où vous vient cette
audace ?

Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

DON MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avois pour témoin le feu roi votre frere,
Madame ; et par trois fois...

DON MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,

Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

DONA ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

DON MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

DONA ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre ;
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,

Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
 Cette seule action rétablit la bataille,
 Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,
 Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
 Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
 Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
 Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
 Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
 Je lui fis si long-temps bouclier de mon corps,
 Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
 Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées ;
 Et le même escadron qui vint le secourir
 Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
 Je montai le premier sur les murs de Séville,
 Et tins la breche ouverte aux troupes de Castille.
 Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
 Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
 Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
 Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

DON MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi ?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
 Seigneur ; et qui voudra parler à sa conscience,
 Voilà dont le feu roi me promit récompense,
 Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

DONA ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit ;
 Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
 Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
 Semez-vous, et quittons ces petits différends.

DON LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
 Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
 Madame ; et, s'il en faut notre reconnoissance,
 Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers

L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers :
 Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
 N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux ;
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
 Et suis assez connu, sans les faire connoître.
 Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
 Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;
 Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pere.

DON LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
 Sans doute il n'est pas noble.

DONA ISABELLE.

Hé bien ! je l'ennoblis,
 Quelle que soit sa race, et de qui qu'il soit fils.
 Qu'on ne conteste plus.

DON MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

DONA ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
 Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez ?

DON MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités :
 Tout autre qu'un marquis, ou comte, le profane.

DONA ISABELLE, à Carlos.

Hé bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
 Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.

Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?

Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame ?

(*Don Manrique et Don Lope se levent et Carlos se sied.*)

DON MANRIQUE.

Achevez, achevez ; faites-le roi, madame :

Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,

C'est moins nous l'égaliser, que l'approcher de vous.
 Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystere;
 Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
 Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
 Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
 Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
 Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
 Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
 Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

DONA ISABELLE.

Arrêtez, insolent: votre reine pardonne
 Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
 Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
 Qu'au choix de ses états elle veut demeurer;
 Que vous tenez encor même rang dans son ame;
 Qu'elle prend vos transports pour un excès de
 flamme;
 Et qu'au lieu d'en punir le zele injurieux,
 Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

DON MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

DONA ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie:
 J'ai trop vu votre orgueil, pour le justifier,
 Et sais bien les moyens de vous humilier.
 Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
 Je rende à ses vertus un honneur légitime,
 Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
 Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
 Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
 Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
 Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi:
 J'en ai fait un marquis; je veux qu'il fasse un roi.
 S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
 Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites;
 Et jugera de vous avec plus de raison

Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
 Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
 Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
 Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
 Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
 Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
 Allons, reines, allons ; et laissons-les juger
 De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCENE IV.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON
 ALVAR, CARLOS.

DON LOPE.

Hé bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
 Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir :
 Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

DON MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
 Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;
 J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre ;
 Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
 Je n'entreprendrai point de juger entre vous
 Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
 Je serois téméraire, et m'en sens incapable ;
 Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
 Je m'en récuse donc, afin de vous donner
 Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :
 Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.

Comtes, de cet anneau dépend le diadème ;
 Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur :
 Et je le garde...

DON LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;
 Ce sera du plus digne une preuve certaine.
 Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;
 Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR.

DON LOPE.

Vous voyez l'arrogance !

DON ALVAR.

Ainsi les grands courages
 Savent en généreux repousser les outrages.

DON MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
 Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

DON ALVAR.

Refuser un combat !

DON LOPE.

Des généraux d'armée,
 Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
 Ne se commettent point contre un aventurier.

DON ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
 Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
 Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

DON LOPE.

La reine qui nous brave, et, sans égard au sang,

Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

DON ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

DON MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

DON ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence ;
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espère par là faire approuver son choix ,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois ;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

DON MANRIQUE.

Vous la respectez fort. Mais y prétendez-vous ?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

DON ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans
crime

Pouvoir de mon pays désavouer l'estime ;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde ;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

DON LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte :
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien connu d'égal à ma misere ?
 Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
 Mon cœur faire un beau choix, sans l'oser accepter,
 Et nourrir un beau feu, sans l'oser écouter.
 Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
 Comptable de moi-même au nom de souveraine,
 Et sujette à jamais du trône où je me voi,
 Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
 O sceptres ! s'il est vrai que tout vous soit possible,
 Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
 Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
 Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présufois tantôt que vous les alliez croire ;
 J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire :
 Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
 Au choix de don Carlos sembloit tout préparer ;
 Je le nommois pour vous. Mais enfin, par l'issue,
 Ma crainte s'est tronvée heureusement déçue ;
 L'effort de votre amour a su se modérer ;
 Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
 Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
 La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

DONA ISABELLE.

Dis que, pour honorer sa générosité,

Mon amour s'est joué de mon autorité,
 Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
 Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.

D'abord, par ce discours qui t'a semblé suspect,
 Je voulois seulement essayer leur respect,
 Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
 Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
 Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard.
 J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard :
 Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
 Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de
 hontes.

Certes, il est bien dur à qui se voit régner
 De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
 Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
 L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
 A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
 Il agit d'autant plus, qu'il se croit bien caché,
 Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
 Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
 J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur ;
 Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
 M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue ;
 Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue ;
 C'étoit plus les punir, que le favoriser.
 L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser ;
 Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
 Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire.
 Mais, hélas ! en mon cœur il avoit tant d'appui,
 Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
 Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème,
 Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
 Ainsi, pour appaiser les murmures du cœur,
 Mon refus a porté les marques de faveur ;
 Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
 De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :

Oùte qu'indifférente aux vœux de tous les trois
 J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
 Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
 Recevroit de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
 Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
 Car mon ame, pour lui quoiqu'ardemment pressée,
 Ne sauroit se permettre une indigne pensée;
 Et je mourrois encore avant que m'accorder
 Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
 Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
 De m'en être remise à qui porte une épée
 Et trouve occasion, dessous cette couleur,
 De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
 Je devois par mon choix étouffer cent querelles:
 Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
 Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
 Une nécessité de répandre du sang.
 Mais, j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
 D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
 Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
 Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.
 On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
 Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

DONA ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
 Faire un commandement qu'ils prendroient pour
 affront.

Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
 Les rois peuvent douter de leur toute puissance:
 Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
 Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.
 Je romprai ce combat feignant de le permettre;
 Et je le tiens rompu si je puis le remettre.

Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
 Voici déjà Carlos que je viens de mander.
 Demeure ; et tu verras avec combien d'adresse
 Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCENE II.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
 Vos armes ont pour nous dignement réussi :
 Je pense avoir aussi bien payé vos services.
 Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
 J'ai fait beaucoup pour vous ; et tout ce que j'ai fait
 Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
 Si cette récompense est pourtant si petite
 Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
 S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
 Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
 Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
 Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
 Que j'osasse former encor quelques souhaits !

DONA ISABELLE.

Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi ?

DONA ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
 Ecoutez. Votre bras a bien servi l'état
 Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat :
 Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
 Le droit de disposer de ma propre personne,
 Ce même bras s'apprête à troubler son repos,

Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens ;
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;
Vous en avez suivi la première chaleur :
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi ;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les
détruire :

C'est votre seul avis, non leur sang, que je veux ;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.

N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colere :
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.

Je ne me défends point des sentiments d'estime

Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.

Lorsque je vois en vous les célestes accords
 Des graces de l'esprit, et des beautés du corps,
 Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
 Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
 Je puis contre le ciel en secret murmurer
 De n'être pas né roi, pour pouvoir espérer;
 Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
 Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même.
 Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
 Un ridicule espoir, de criminels desirs!...
 Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
 Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
 Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
 Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
 Si, par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
 Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre;
 Commencant aussitôt à vous moins estimer,
 Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
 Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
 Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
 Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
 Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
 S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
 Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
 Que hasarder ce choix à mon seul jugement!
 Il vous doit un époux, à la Castille un maître;
 Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
 Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
 Peut donner au moins digne et vous et vos états;
 Mais du moins, si le sort des armes journalieres
 En laisse par ma mort de mauvaises lumieres,
 Elle m'en ôtera la honte et le regret;

Et même si votre ame en aime un en secret,
 Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
 Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
 Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,
 Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
 Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme:
 Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
 Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
 Et toute votre ardeur se seroit modérée
 A m'avoir dans ce doute assez considérée.
 Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
 Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le cele point, j'aime, Carlos, oui, j'aime:
 Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
 Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
 Le plus digne héros de régner en ces lieux;
 Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
 J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
 Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
 Perde le trône et moi sans perdre encor le jour;
 Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
 Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
 En quel heureux amant je vous dois révéler,
 Que par une facile et soudaine victoire...

DONA ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
 Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
 Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
 Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
 Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.

Je n'abuserai point du pouvoir absolu

Pour défendre un combat entre vous résolu :
 Je blesserois par là l'honneur de tous les quatre.
 Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre :
 C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
 Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur ?
 Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

DONA ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

DONA ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit ; mais enfin

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

DONA ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage ;
 Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

DONA ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

DONA ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
 Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
 Je vais pour vos combats faire tout préparer :
 Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense ;
 Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on differe, honneur? le consens-tu?
 Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
 N'ai-je point à rougir de cette déférence
 Que d'un combat illustre achete la licence?
 Tu murmures, ce semble? Acheve; explique-toi.
 La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
 Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
 O ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paroître;
 Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
 D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils!

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
 Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
 Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer:
 Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
 Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
 Du rang où l'on m'éleve il me montre la chute.
 Lasse-toi désormais de me faire trembler;
 Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
 Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
 Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
 Je n'ai plus rien à toi: la guerre a consumé
 Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
 J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
 Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCENE IV.

DONA ELVIRE, CARLOS.

DONA ELVIRE.

Ah! Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,

Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis ,
 Non qu'avecque justice il ne vous appartienne ,
 Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne
 Et que je présuinois n'appartenir qu'à moi
 D'élever votre gloire au rang où je la voi.
 Je me consolerois toutefois avec joie
 Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie ,
 Et verrois sans envie agrandir un héros
 Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos ,
 S'il avoit comme lui son bras à mon service.
 Je venois à la reine en demander justice ;
 Mais , puisque je vous vois , vous m'en ferez raison.

Je vous accuse donc , non pas de trahison ,
 Pour un cœur généreux cette tache est trop noire ,
 Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

DONA ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis , et non pas de Carlos.
 Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole ;
 Mais ce qu'il m'a donné , le marquis me le vole ;
 C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui ,
 Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
 Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
 Doit ranger don Garcie à mon obéissance ;
 Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;
 Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
 Mais ce Carlos n'est plus , le marquis lui succede ,
 Qu'une autre soif de gloire , un autre objet possède ,
 Et qui , du même bras que m'engageoit sa foi ,
 Entrepren d trois combats pour une autre que moi.
 Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
 Réduisent mon espoir en une attente vaine ;
 Si les nouveaux desseins que vous en concevez
 Vous ont fait oublier ce que vous me devez ;

Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane ;
 Rendez-lui Peñafiel , Burgos , et Santillane :
 L'Aragon a de quoi vous payer ces refus ,
 Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos , et marquis , je suis à vous , madame ;
 Le changement de rang ne change point mon ame :
 Mais vous trouverez bon que , par ces trois défis ,
 Carlos tâche à payer ce que doit le marquis :
 Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
 Attireroit sur vous la fortune ennemie ,
 Et vous hasarderait , par cette lâcheté ,
 Au juste châtement qu'il auroit mérité.
 Quand deux occasions pressent un grand courage ,
 L'honneur à la plus proche avidement l'engage ,
 Et lui fait préférer , sans le rendre inconstant ,
 Celle qui se présente , à celle qui l'attend.
 Ce n'est pas toutefois , madame , qu'il l'oublie :
 Mais bien que je vous doive immoler don Garcie ,
 J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect ,
 Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect ;
 Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée ,
 Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

DONA ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien ,
 Sinon que son service est préférable au mien ,
 Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle ,
 Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat ;
 Peut-être suis-je né dedans quelque autre état :
 Mais , par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre ,
 J'embrasse également son service et le vôtre ;
 Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
 Que j'ose refuser pour aucune des deux.
 Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle ,

S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle ,
 Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
 Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire ,
 Vous , sans manquer vers elle ; elle , sans vous déplaire :
 Cependant je ne puis servir elle ni vous
 Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
 Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines ,
 Et , tel pour deux beautés que je suis pour deux reines ,
 Se verroit déchiré par un égal amour ,
 Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
 L'ame d'un tel amant , tristement balancée ,
 Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée ;
 Et , ne pouvant résoudre à quels vœux se borner ,
 N'ose rien acquérir , ni rien abandonner :
 Il n'aime qu'avec trouble ; il ne voit qu'avec crainte ;
 Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;
 Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs ,
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

DONA ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes ,
 Que partager son ame est le plus grand des crimes.
 Un cœur n'est à personne , alors qu'il est à deux ;
 Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;
 Ce qu'il a de constance , à choisir trop timide ,
 Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide ;
 Et comme il n'est enfin ni rigueur ni mépris
 Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix ,
 Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme ,
 En servant , un regard ; en mourant , une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

DONA ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement ,
 S'il en devoit attendre un plus léger supplice.
 Cependant don Alvar le premier entre en lice ;

Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

DONA ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

DONA ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DONA ELVIRE, DON ALVAR.

DONA ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et, d'une ame bien saine,
 Entreprendre un combat pour acquérir la reine !
 Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
 Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
 L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :
 Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;
 Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
 Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
 Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidele :
 Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
 Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
 Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
 La mépriserez-vous, quand vous l'aurez acquise ?

DON ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise !

DONA ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos,
 Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?
 En serez-vous plus digne ? et, par cette victoire,
 Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

DON ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

DONA ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

DON ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.

Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait ;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi :
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne ; et vainqueur, son époux ;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir !

DONA ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle ;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie ;
L'avantage du change en ôte l'infamie :
Allez, n'en perdez pas la digne occasion ;
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage.
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

DON ALVAR.

Ah ! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime,

Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
 Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
 Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
 De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
 Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
 Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
 Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

DONA ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
 C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
 Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
 Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
 Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
 Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
 Si vous m'avez servie en généreux amant
 Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
 J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
 Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
 Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
 Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
 Et je n'ai pas une ame assez basse et commune,
 Pour en faire un appui de ma triste fortune.
 C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
 Que me le doit choisir le bien de mon état.
 Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
 Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
 Je vous aurois peut-être alors considéré
 Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
 Mais une occasion plus prompte et plus brillante
 A surpris cependant votre amour chancelante;
 Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
 Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
 Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée:
 De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
 Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
 Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,

Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret.
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal recus m'échappent avec joie...

DON ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que...

DONA ELVIRE.

Vous acheverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

DON ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR.

DON MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire?

DON ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

DON LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

DON ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

DON LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

DON ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

DON MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

DON ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

DON MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

DON ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

DON LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

DON ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

DON MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

DON ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

DON LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DON MANRIQUE,
DON ALVAR, DON LOPE.

DONA ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :

Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;

Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,

Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

DON ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

DONA ISABELLE, DON MANRIQUE,
DON LOPE.

DONA ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que, choisir par autrui, c'est me faire une injure ;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar ; vous en savez la cause :
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige ;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
Mais avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits ;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux :
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
Je voudrois en tous deux voir une estime égale ;
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous :
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruire mon ouvrage
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait ;
Et que, par cet aveu, je demeure assurée

Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

DON MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur !

Mais, puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.

Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :

Notre liberté même est due à sa vaillance ;

Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence

Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang ,

Vous avez suppléé l'obscurité du sang :

Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.

Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître ,

L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;

Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.

Qui pouvoit pour Carlos ne peut rien pour un comte ;

Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte ;

Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

DONA ISABELLE.

Il est entre vos mains des présents assez doux

Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude ,

Et mon ame pour lui de toute inquiétude ;

Il en est dont sans honte il seroit possesseur :

En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;

Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire ,

En recevant ma main, le fasse son beau-frere ;

Et que, par cet hymen, son destin affermi

Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.

Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;

Je sais qu'en cet état je serai toujours reine ,

Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet ,

Ne sera, sous ce nom, que mon premier sujet ;

Mais je ne me plais pas à contraindre personne ,

Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.

Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

DON MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
 Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
 Ternir en un moment l'éclat de mille années.
 Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
 Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;
 Et jamais...

DONA ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
 Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
 Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

DON MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
 Jamais un souverain ne doit compte à personne
 Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne ;
 S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
 Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
 Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
 Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
 J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
 A toute leur famille, à la postérité.

DONA ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
 J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
 Mais quelle extravagance a pu vous figurer
 Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
 Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
 Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
 En quelle qualité de sujet, ou d'amant,
 M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?
 Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

DON LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
 Il devoit s'excuser avec plus de douceur.

Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur ;
 Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,

A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

DONA ISABELLE.

A qui, don Lope?

DON MANRIQUE.

A moi, madame.

DONA ISABELLE.

Et l'autre?

DON LOPE.

A moi.

DONA ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.

Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;

Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,

N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits

Que vous faites du trône un généreux mépris.

Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,

Et rends grâce à l'état des amants qu'il me donne.

DON LOPE.

Ecoutez-nous, de grâce.

DONA ISABELLE.

Et que me direz-vous?

Que la constance est belle au jugement de tous?

Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?

Quelques autres que vous m'en sauront mieux

instruire;

Et si cette vertu ne se doit point forcer,

Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

DON LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.

Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique,

Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour

vous,

Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,

Porte à tarir ainsi la source des querelles

Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.

Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces noeuds

Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
 Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne ;
 Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.

Celui qui doit vous perdre ainsi malgré son sort
 A s'approcher de vous fait encor son effort.
 Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
 L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons
 qu'une :

Nous ignorons laquelle ; et vous la choisirez,
 Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
 Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
 Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
 Hasarder un repos à votre état si doux,
 Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

DONA ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
 Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
 Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
 C'est dans mon propre état m'oser faire la loi ?

DON MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
 Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine ;
 Nous vous obéirons, mais sans y consentir :
 Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
 Carlos est généreux, il connoît sa naissance ;
 Qu'il se juge en secret sur cette connoissance ;
 Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
 Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur ;
 Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
 Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :
 Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
 C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous
 Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
 Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

DONA ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner
 Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCENE V.

DONA ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
 Lorsque l'obéissance au trône les destine ?
 Est-ce orgueil ? est-ce envie ? est-ce animosité,
 Défiance, mépris, ou générosité ?
 N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
 Cette triste union d'un sujet à sa reine ;
 Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
 Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains ?
 Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse,
 Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse ?
 Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
 Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?
 Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
 Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre ;
 Et, puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
 Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

DONA ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

DONA ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris ?

BLANCHE.

Non, madame; au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles
flames.

DONA ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime :
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plutôt craindre une infidélité ;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du
change,
Comme une aversion, qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

DONA ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs !

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse ;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

DONA ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire ;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire ;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enleve, après vingt ans de refuge en ces lieux,

Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux !
 Non, j'ai pris trop de soins de conserver sa vie.
 Qu'il combatte, qu'il meure ; et j'en serai ravie.
 Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
 Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme, ou sa retraite,
 Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?
 Je ne sais pas s'il aime ou done Elvire ou vous,
 Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

DONA ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! et c'est ce qui m'étonne ;
 Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.
 Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
 Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer.
 Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
 Fasse à des feux pareils pareille violence ;
 Que l'inégalité lui donne même ennui ;
 Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui ;
 Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
 Et non point par amour, il se donne à quelqu'une ;
 Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger ;
 Que ce soit m'obéir, et non me négliger ;
 Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
 Il m'ôte de péril, sans me faire de honte.
 Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien :
 Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien ;
 Il me préfère une autre, et cette préférence
 Forme de son respect la trompeuse apparence :
 Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi.

BLANCHE.

Pour aimer done Elvire, il n'est pas encor roi.

DONA ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mere.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frere.

Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

DONA ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance,
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais, s'il lui rend un frere, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour
vous ;

Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale ;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Doutense encor qu'elle est, a promptement saisie !

DONA ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche ; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DONA LEONOR, DON MANRIQUE,
DON LOPE.

DON MANRIQUE.

QUOIQUE l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine ;
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître ;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous ;
Et, tous impatientes d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins domter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

DONA LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit,
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;

Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues miseres
Chasserent don Fernand du trône de ses peres.
Il y voyoit déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable ;
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
« Don Raimond a pour vous des secrets importants ,
« Et vous les apprendra quand il en sera temps.
« Fuyez dans la Castille ». A ces mots il expire :
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumiere en ces obscurités :
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu ,
Et que don Sanche étoit ce mystere inconnu ;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mere.
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espere !
A ma confusion ce bruit s'est éclairci :
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici.
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

DON LOPE.

Si vous croyez au nom , vous croirez son trépas ,
 Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;
 Mais , si vous en voulez croire la voix publique ,
 Et que notre pensée avec elle s'explique ,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros ,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous le dirons tous deux , quoique suspects d'envie ,
 C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits ,
 Cette fiere valeur qui brave nos mépris ,
 Ce port majestueux qui , tout inconnu même ,
 A plus d'accès que nous auprès du diadème :
 Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer ,
 Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
 Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
 Madame , après cela j'ose le dire encore ,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros ,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;
 Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue ,
 Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
 Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

DONA LÉONOR.

Il en a le mérite , et non pas la naissance ;
 Et lui-même il en donne assez de connoissance ,
 Abandonnant la reine à choisir parmi vous
 Un roi pour la Castille , et pour elle un époux.

DON MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
 A faire sur tous trois cette illustre conquête ?
 Oubliez-vous déjà qu'il a dit , à vos yeux ,
 Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux ?
 Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage ,
 Pour devoir sa grandeur entière à son courage ;
 Dans une cour si belle et si pleine d'appas ,

Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

DONA LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCENE II.

DONA LEONOR, CARLOS, DON MANRIQUE,
DON LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple, opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure ?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

DONA LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

DON LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre :
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir ;
Mais nous avons pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux
personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,

Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,

Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître;
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur; et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects, dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux
lustre :

Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillez mieux :
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille,
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

DON MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et tranchez bien du prince, en déniaut de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,

Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre :
 Mais ce que nous devons , nous aimons à le rendre.
 Que vous soyez don Sanche ou qu'un autre le soit,
 L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
 Pour le nouveau marquis , quoique l'honneur l'irrite ,
 Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite ;
 Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
 Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.

Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :
 Non que nous demandions qu'il soit Gusman , ou Lare ;
 Qu'il soit noble , il suffit pour nous traiter d'égal ;
 Nous le verrons tous deux comme un digne rival :
 Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine ,
 Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
 Qu'il souffre cependant , quoique bravé guerrier ,
 Que notre bras dédaigne un simple aventurier.

Nous vous laissons , madame , éclaircir ce mystere ;
 Le sang a des secrets qu'entend mieux une merc :
 Et , dans les différends qu'avec lui nous avons ,
 Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

DONA LEONOR , CARLOS.

CARLOS.

Madame , vous voyez comme l'orgueil me traite ;
 Pour me faire un honneur on veut que je l'achete :
 Mais s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans ,
 Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.

DONA LEONOR.

Laissons là ce combat , et parlons de don Sanche.
 Ce bruit est grand pour vous , toute la cour y penche.
 De grace , dites-moi , vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
 Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes ,

Livré dans un désert à la merci des bêtes,
 Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
 Rencontré par hasard et nourri par pitié :
 Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
 Sur votre incertitude et sur mon ignorance ;
 Je me figurerois ces destins merveilleux
 Qui tiroient du néant les héros fabuleux ;
 Et me revêtirois des brillantes chimères
 Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
 Car enfin je suis vain, et mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation ;
 Je ne puis regarder sceptre ni diadème,
 Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
 Inutiles élans d'un vol impétueux
 Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
 Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup-d'œil sur moi rabat soudain à terre !

Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents ;
 Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends.
 Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux, peut-être,

Avec vos députés vous le feront connoître.
 Laissez-moi cependant à cette obscurité
 Qui ne fait que justice à ma témérité.

DONA LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait votre gloire ?
 Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,
 Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément :
 Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
 Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime ;
 Si la nature agit, ou si c'est le desir ;
 Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
 Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si
 doux ;

Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ?
 Ou veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :
 On connoît , hormis vous , quiconque en seroit digne ;
 Et le vrai sang des rois , sous le sort abattu ,
 Peut cacher sa naissance , et non pas sa vertu :
 Il porte sur le front un luisant caractere
 Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
 Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis
 Pouvoit seul m'éblouir , si vous l'eussiez permis.

Vous ne l'êtes donc point , puisque vous me le dites :
 Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
 Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
 Je ne condamne point votre témérité :

Mon estime au contraire est pour vous si puissante ,
 Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente :
 Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer ,
 Et je vous donne après liberté d'espérer.

Que si même à ce prix vous cachez votre race ,
 Ne me refusez point du moins une autre grace :
 Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner ;
 La mort de don Garcie a puni tous ses crimes ,
 Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes.
 N'en cherchez plus la gloire ; et , quels que soient vos
 vœux ,

Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
 Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;
 Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
 C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien ;
 Et faites-vous connoître , ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent ?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et, si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCÈNE V.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos:
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure;
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu:
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

DONA ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!

Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
 Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
 De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
 N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
 Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
 Je lui cachois en vain ma race et mon pays;
 En vain sous un faux nom je me faisais connoître,
 Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
 Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.
 Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
 Et je crois déjà voir sa malice funeste
 Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
 Et faire voir ici, par un honteux effet,
 Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

DONA ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force et de courage
 Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
 Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
 Et la main qui l'a fait sanra le soutenir.
 Mais vous vous en formez une vaine menace
 Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
 Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
 Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main,
 Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
 Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
 Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
 Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes:
 Ma tête est à vos pieds, s'il vous fant des victimes.
 Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
 Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer,
 S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
 Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;

Et depuis que mon cœur est capable d'aimer ,
A moins que d'une reine , il n'a pu s'enflammer ;
Voilà mon premier crime : et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle , ou vous , ou done Elvire ;
Mais je sais que ce cœur , des deux parts engagé ,
Se donnant à vous deux , ne s'est point partagé ,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre ,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une , il eût fallu choisir ;
Et ce choix eût été du moins quelque desir ,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle ;
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux ,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux ;
Voilà mon second crime : et , quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance ,
Je ne puis , sans mourir d'un désespoir jaloux ,
Voir dans les bras d'un autre ou done Elvire ou vous.
Voyant que votre choix m'apprétoit ce martyre ,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire ,
Et languir auprès d'elle , attendant que le sort ,
Par un semblable hymen , m'eût envoyé la mort.
Depuis , l'occasion que vous-même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur ;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude ,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude
Et que j'ai pu me faire une si douce loi ,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus , madame , aucun combat à faire ,
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire.
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois ;
Les raisons de l'état reglent toujours leur choix :
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale ,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale ;

Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
 Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
 Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
 Permettez que j'évite une fatale vue,
 Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
 D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
 Si je laissois agir les sentiments de reine;
 Par un trouble secret je les sens confondus:
 Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
 Mais non: pour fuir don Sanche attendez qu'on le voie.
 Ce bruit peut être faux et me rendre ma joie.
 Que dis-je? Allez, marquis; j'y consens de nouveau:
 Mais avant que partir donnez-lui mon anneau;
 Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
 Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure; et je dois obéir,
 Dût cette obéissance à mon sort me trahir:
 Je recevrai pour grace un si juste supplice,
 S'il en rompt la menace et prévient la malice,
 Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
 Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
 C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

DONA ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche! Ah! ciel! qu'osé-je dire?
 Adieu: ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DON ALVAR, DONA ELVIRE.

DON ALVAR.

ENFIN, après un sort à mes vœux si contraire,
 Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frere;
 Puisque de notre reine il doit être l'époux,
 Cette heureuse union me laisse tout à vous.
 Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
 D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
 D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi;
 Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
 Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
 Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
 Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
 Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

DONA ELVIRE.

Vous êtes généreux: mais votre impatience
 Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
 Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
 Me console trop tôt d'un trône que je perds.
 Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse,
 Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
 Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
 Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
 Plus que vous ne pensez la couronne m'est chere:
 Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frere.
 Attendez les effets que produiront ces bruits;
 Attendez que je sache au vrai ce que je suis,

Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
 S'il vous faut m'obtenir d'un frere ou de moi-même,
 Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
 Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

DON ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
 Madame; c'est lui seul que je veux qui m'entende;
 Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
 Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
 Pourrois-je de ce frere implorer la puissance
 Pour ne vous obtenir que par obéissance,
 Et, par un lâche abus de son autorité,
 M'élever en tyran sur votre volonté?

DONA ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
 Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive:
 Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
 Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
 Mais vous êtes étrange avec vos déférences
 Dont les soumissions cherchent des assurances.
 Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
 Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
 Et vous obstineriez dans ce respect extrême
 Jusques à me forcer à dire, *Je vous aime*.

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
 Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
 Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez donc Elvire,
 Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis:

Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
 Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
 Tâchez d'approfondir ce dangereux mystere.

Carlos a tant de lieu de vous considérer,
 Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

DON ALVAR.

Madame...

DONA ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

DON ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

DONA LÉONOR, DONA ELVIRE.

DONA LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il ?

DONA ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière:
J'ai craint en vous voyant un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

DONA LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage ?

DONA ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

DONA LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

DONA ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

DONA LÉONOR.

Et si ce bruit est faux ? si vous demeurez reine ?

DONA ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine ?

DONA LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

DONA ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer :
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCENE III.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE.

DONA ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même ;

Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

DONA LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

DONA ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés ?

DONA LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire ;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils.
On l'a pris tôt après, et soudain par sa prise
Don Raymond prisonnier, recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publié à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence.
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus.
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée ?

SCÈNE IV.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah ! madame !

DONA ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée !

Votre Carlos...

DONA ISABELLE.

Hé bien ?

BLANCHE.

Son pere est en ces lieux,

Et n'est...

DONA ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

DONA ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

DONA ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

DONA ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

DONA LEONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

DONA ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

DONA ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir

Par cet injuste effet son absolu pouvoir,
 Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
 Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
 Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
 Du haut de l'escalier je le voyois descendre ;
 En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre ;
 Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
 Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Aragon »,
 Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
 Lui, qui le reconnoît, frémit de sa disgrâce ;
 Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
 Répond avec tendresse à ses embrassements.
 Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;
 On n'entend que soupirs : « Ah ! mon fils ! ah ! mon
 « pere !

« O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
 « Tu m'as rendu la vie ! » et « Vous m'avez perdu ! »

Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie
 Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;
 Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,
 En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
 Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes :
 C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
 Eux-mêmes (admirez leur générosité)
 S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
 Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques ;
 Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
 Qui, pensant bien leur plaire, a si mal-à-propos
 Instruit ce malheureux, pour affronter Carlos.
 Avec avidité cette histoire est reçue ;
 Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue :
 Et pour plus de croyance à cette trahison

Les comtes font traîner ce bon-homme en prison.
 Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
 Les vérités qu'il dit cedent au stratagème:
 Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui
 Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
 Il tempête, il menace, et, bouillant de colere,
 Il crie à pleine voix qu'on lui rende son pere:
 On tremble devant lui, sans croire son courroux;
 Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
 DONA ELVIRE, BLANCHE, CARLOS,
 DON MANRIQUE, DON LOPE.

CARLOS.

Hé bien! madame, enfin on connoît ma naissance:
 Voilà le digne fruit de mon obéissance.
 J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
 Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
 Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
 Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
 On me vole mon pere, on le fait criminel!
 On attache à son nom un opprobre éternel!
 Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
 La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame:
 Et je renonce aux noms de comte et de marquis
 Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
 Rien n'en peut effacer le sacré caractere.
 De grace, commandez qu'on me rende mon pere:
 Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
 Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

DON MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
 Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.

Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
 A fait trembler le Maure et triompher nos rois
 Recût de sa naissance une tache éternelle ;
 Tant de valeur mérite une source plus belle.
 Aidez, ainsi que nous, ce peuple à s'abuser ;
 Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
 A tant de beaux exploits rendez cette justice,
 Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
 Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
 Après que ma fortune a soulé votre envie,
 Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
 Et, me croyant par elle à jamais abattu,
 Vous exercez sans peine une haute vertu.
 Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne :
 La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
 Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
 Si je le retenois par une lâcheté.
 Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
 Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.

Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
 De deux comtes jadis fut le libérateur :
 Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguere en peine
 Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine :
 Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
 De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain :
 Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
 Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux
 Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
 La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
 Eclate encore assez pour honorer ma race,
 Et paroitra plus grande à qui comprendra bien
 Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

DON LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel pere,
 Et, par un témoignage à soi-même contraire,
 Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
 Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi;
 Et son ame paroît si dignement formée,
 Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
 Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils,
 La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
 Les tendresses du sang vous font une imposture,
 Et je démens pour vous la voix de la nature.

Ne vous repentez point de tant de dignités
 Dont il vous plut orner ses rares qualités;
 Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
 Madame; il les relève avec ce grand courage;
 Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
 Puisque même le sort est au-dessous de lui.

DONA ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
 Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
 Et, dans la nouveauté de ces évènements,
 Par un illustre effort prévient mes sentiments.
 Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
 A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
 Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
 D'une haute valeur qui part d'un sang abjet.
 Vous courez au-devant avec tant de franchise,
 Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.

Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
 Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
 Miraculeux héros, dont la gloire refuse
 L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
 Parmi les déplaisirs que vous en recevez
 Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
 Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
 Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel pere;

Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
 D'être né d'un tel pere, et de n'en rougir point,
 Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
 Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
 DONA ELVIRE, CARLOS, DON MAN-
 RIQUE, DON LOPE, DON ALVAR,
 BLANCHE.

DON ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
 Qu'en faveur de son fils on vent calomnier.

Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
 Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.

J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;

J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir

Combien mal-à-propos sa présence importune

D'un fils si généreux renverse la fortune,

Et qu'il le perd d'honneur à moins que d'avouer

Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;

J'ai même à ces raisons ajouté la menace :

Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;

Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,

Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,

Et que plus de cent fois il a su de sa femme

(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame !)

Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,

La reine d'Aragon agrandiroit son fils.

(à dona Léonor.)

Si vous le recevez avec autant de joie,

Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,

Vous donnerez sans doute à cet illustre fils

Un rang encor plus haut que celui de marquis :

Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.
*(Don Alvar présente à dona Léonor un petit
 écrin qui s'ouvre sans clef au moyen d'un
 ressort secret.*

DONA ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée !

DONA LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don ,
 Madame , j'en saurai si mon fils vit , ou non ;
 Et c'est où le feu roi , déguisant sa naissance ,
 D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
 Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
 Ah ! Sanche , si par là je puis le découvrir ,
 Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
 Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ,
 Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
 Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
 Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre ;
 Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
 Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux ,
 Son portrait et le mien , deux pierres les plus rares
 Que forme le soleil sous les climats barbares ,
 Et , pour un témoignage encore plus certain ,
 Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCENE VII.

DONA ISABELLE , DONA LEONOR ,
 DONA ELVIRE , CARLOS , DON MAN-
 RIQUE , DON LOPE , DON ALVAR ,
 BLANCHE , UN GARDE.

LE GARDE.

Madame , don Raymond vous demande audience.

DONA LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience.

Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir,
Avant votre congé, l'ose faire venir.

DONA ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VIII.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, CARLOS, DON MAN-
RIQUE, DON LOPE, DON ALVAR,
BLANCHE, DON RAYMOND.

DONA LÉONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fieres destinées?

DON RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second pere
Qui l'estime son fils ignore ce mystere.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom;
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine;
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,

Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

DONA LÉONOR.

Don Raymond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

DON RAYMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah! seigneur! ah! mon maître!

DON LOPE.

Nous l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

DONA LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule.

Mais, madame, voyez si le billet du roi

Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de moi.

DONA LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un billet
qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même;
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer.

Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème,
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle
Par leurs empressements le fissent découvrir.

Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le pere;
Sa femme, en son absence, accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
Que le pere et le fils en ignorent le sort.

Elle-même l'ignore, et, d'un si grand échange,
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang;
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

A ces marques un jour daignez le reconnoître;
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
Apprendre, ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

DON FERNAND D'ARAGON.

Ah ! mon fils , s'il en faut encore davantage ,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, à *dona Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur ,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(à *dona Isabelle.*)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai pere ,
Si vous ne m'ordonnez , madame , que j'espere.

DONA ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer , quand tout vous est acquis :
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis ;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi , que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille , et digne encor de moi ,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche , et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux ,
Qui sans le partager donnoit mon cœur à deux :
Dans les obscurités d'une telle aventure ,
L'amour se confondoit avecque la nature.

DONA ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang ;
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, à *dona Elvire.*

Si vous m'aimez encore et m'honorez en frere ,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire ?

DONA ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux ,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, à *dona Elvire.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(à *don Manrique et don Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnue ,
Comtes , et les premiers en cet événement

Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime :
C'est la même vertu sous une autre maxime.

DON RAYMOND, à *dona Isabelle*.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer :
Nos députés, madame, impatient d'entrer...

DONA ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

FIN DE DON SANCHE D'ARAGON.

EXAMEN

DE DON SANCHE D'ARAGON.

CETTE piece est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso*; et la double reconnoissance qui finit le cinquieme est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particuliere fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et, quand il faut de nécessité finir la piece, un bonhomme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une en le faisant reconnoître pour frere de l'autre.

Hæc eadem à summo expectes minimoque poeta.

Don Raymond et ce pêcheur ne suivent point la regle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la reine dona Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrieme; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi son

mari lui eût appris en mourant que don Raymond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce prince.

On peut dire de don Raymond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violente, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerois plus sur les pièces qui restoient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caracteres, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confiance qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir.

NICOMÈDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMEDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scene est à Nicomédie.

N I C O M E D E.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

A PRÈS tant de hauts faits, il m'est bien doux,
seigneur,

De voir encor mes yeux régner sur votre cœur ;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y regne ; et le roi votre pere
Ne voit que par ses yeux, seule la considere,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle
A mon occasion encor se renouvelle :
Votre frere son fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains, qui l'avoient en ôtage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;

Que ce don à sa mere étoit le prix fatal
 Dont leur Flaminius marchandoit Annibal;
 Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
 S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
 Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
 Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
 Par mon dernier combat je voyois réunie
 La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
 Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Théagene,
 Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminius obsede encor le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut la cause,
 Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
 Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frere à vous persécuter.

L A O D I C E.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
 N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine:
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
 L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.
 Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre;
 Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
 Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
 Attale, qu'en ôtage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile!

N I C O M E D E.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous.

Je crains la violence, et non votre foiblesse ;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
Elle, ni votre roi, n'ont rien à m'ordonner :
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon pere :
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre :
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilege
Qui vous assure d'elle après ce sacrilege ?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime ;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mere et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même, vous craigne.
Retournez à l'armée, et, pour me protéger,
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.

Parlez la force en main , et hors de leur atteinte :
 S'ils vous tiennent ici , tout est pour eux sans crainte ;
 Et ne vous flattez point , ni sur votre grand cœur ,
 Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur :
 Quelque haute valeur que puisse être la vôtre ,
 Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un
 autre ;

Et , fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi ,
 Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
 Je vous le dis encor , retournez à l'armée ,
 Ne montrez à la cour que votre renommée ;
 Assurez votre sort pour assurer le mien ;
 Faites que l'on vous craigne , et je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine
 La seme d'assassins achetés par sa haine ;
 Deux s'y sont découverts , que j'amene avec moi
 Afin de la convaincre et détromper le roi.
 Quoiqu'il soit son époux , il est encor mon pere ;
 Et quand il forcera la nature à se taire ,
 Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
 Parleront au lieu d'elle , et ne se tairont pas.
 Que si notre fortune à ma perte animée
 La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée ,
 Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux ,
 M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

LAODICE.

Non , je ne vous dis plus désormais que je tremble ,
 Mais que , s'il faut périr , nous périrons ensemble.
 Armons-nous de courage , et nous ferons trembler
 Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
 Le peuple ici vous aime et hait ces cœurs infâmes ;
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.
 Mais votre frere Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ! madame, toujours un front inexorable !
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
 Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
 Quand j'en aurai dessein j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien malacquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder :
 Votre rang et le mien ne sauroient le permettre.
 Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;
 La place est occupée : et je vous l'ai tant dit,
 Prince, que ce discours vous dut être interdit.
 On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !
 Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui
 Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,

Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes ;
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut ?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire ;
Et si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome, qui m'a nourri, vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome. En êtes-vous en doute ?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous
éconte ;

Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure ;
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.

Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
 En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
 Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
 Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
 Vous en avez bientôt oublié les maximes.
 Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;
 Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons
 tous ;

Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
 D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
 Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
 La fille d'un tribun, ou celle d'un prêteur ;
 Que Rome vous permet cette haute alliance,
 Dont vous auroit exclus le défaut de naissance,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
 Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
 Et concevz enfin des vœux plus élevés,
 Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

A T T A L E.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
 Madame, et retenez une telle insolence.
 Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
 J'ai forcé ma colere à le laisser parler ;
 Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
 Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

N I C O M E D E.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
 Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
 Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
 Ce grand nom de Romain est un précieux titre :
 Et la reine et le roi l'ont assez acheté
 Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
 Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,

Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
 Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
 Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné ,
 Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine ,
 A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
 D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

A T T A L E.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?
 Et pour vous divertir est-il si nécessaire ,
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

L A O D I C E.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain ,
 Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
 En cette qualité vous devez reconnoître
 Qu'un prince votre aîné doit être votre maître ,
 Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
 Ne vous empêche pas de différer de rang ,
 Lui garder le respect qu'exige sa naissance ,
 Et loin de lui voler son bien en son absence...

A T T A L E.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien ,
 Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
 Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice ,
 Vous en corrigerez la fatale injustice :
 Mais si je lui dois tant en fils de souverain ,
 Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
 Pour commander aux rois et pour vivre sans maître :
 Sachez que mon amour est un noble projet
 Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;
 Sachez...

L A O D I C E.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
 Vous charmoit bien du moins autant que ma personne ;
 Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi ,
 Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;

Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
 Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
 Seigneur ; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
 Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMEDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage ?

NICOMEDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage,
 Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
 Si je vous dois respect ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colere...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mere ;
 Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE,
 ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
 Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis.
 Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare ;
 Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
 J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMEDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah! le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, madame,

Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant:

Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse:

Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;

Et je viens sauver l'autre, et d'eux, et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amene?

NICOMEDE.

Oui, madame; et j'espere

Que vous m'y servirez auprès du roi mon pere.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomede?

NICOMEDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cede.

ATTALE.

Ah! seigneur, excusez si vous connoissant mal...

NICOMEDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,

Ne vous départez point d'une si noble audace;

Mais comme à son secours je n'amene que moi,

Ne la menacez plus de Rome ni du roi.

Je la défendrai seul; attaquez-la de même,

Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

Je veux bien mettre à part avec le nom d'ainé

Le rang de votre maître où je suis destiné;

Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,

Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.

Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

ARSINOË, ATTALE, CLEONE.

ARSINOË.

Quoi! tu faisais excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?

Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOË.

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main.

Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;

Dedans mon cabinet amene-le sans suite,

Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOË.

Va, n'appréhende rien;

Et, pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOË, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOË.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;
 Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
 De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
 Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
 Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
 Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice ;
 Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
 Rome l'eût laissé vivre ; et sa légalité
 N'eût point forcé les lois de l'hospitalité :
 Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire,
 Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
 Mais, quoique par ce triste et prudent souvenir
 De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
 Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
 Chez un prince allié les restes de sa vie.
 Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
 Que son pere défait lui laisse sur le front,
 (Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine
 Vit choir ses légions aux bords de Trasimeue,
 Flaminius son pere en étoit général,
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;)
 Ce fils donc qu'a pressé la soif de sa vengeance
 S'est aisément rendu de mon intelligence.
 L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis

A pratiqué par lui le retour de mon fils ;
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
 De ce que Nicomede a conquis dans l'Asie,
 Et de voir Laodice unir tous ses états,
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias ;
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
 D'un empire si grand sous un si grand courage,
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur
 Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur ;
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !
 Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
 De cet amant si cher affermît son amour ?

ARSINOË.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
 Prête à suivre en tous lieux sa colere allumée,
 C'étoit trop hasarder, et j'ai cru pour le mieux
 Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
 Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,
 Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ;
 Et, pour l'assassiner se disant suborné,
 Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
 Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.
 Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
 Je saurai m'en servir à me fortifier.
 Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée ;
 Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
 Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende,
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOË.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour

Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome, et la cour.
 Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie;
 Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
 Et, si ce diadème une fois est à nous,
 Que cette reine après se choisisse un époux.
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
 Le roi, que le Romain poussera vivement,
 De peur d'offenser Rome agira chaudement;
 Et ce prince, piqué d'une juste colere,
 S'emportera sans doute et bravera son pere.
 S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
 Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
 Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
 Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert et tout ce qu'il prétend.
 Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend;
 Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en
 peine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

REVENIR sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci ;
 Et la haute vertu du prince Nicomede
 Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remede.
 Mais tout autre que lui devoit être suspect ;
 Un retour si soudain manque un peu de respect,
 Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
 Des secretes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop ; et sa témérité
 N'est qu'un pur attentat sur mon autorité ;
 Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
 Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes,
 Qu'il est lui seul sa regle, et que, sans se trahir,
 Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.
 A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;
 Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
 Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,
 Font du commandement une douce habitude
 Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe, dis que le nom de sujet

Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet ;
 Que bien que leur naissance au trône les destine ,
 Si son ordre est trop lent , leur grand cœurs s'en mutine ;
 Qu'un pere garde trop un bien qui leur est dû ,
 Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
 Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
 Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;
 Et que , si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
 De son regne ennuyeux et de ses tristes jours ,
 Du moins une insolente et fausse obéissance ,
 Lui laissant un vain titre , usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter ,
 Seigneur , et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
 Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
 Le prince est vertueux , et vous êtes bon pere.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon pere , il seroit criminel :
 Il doit son innocence à l'amour paternel ;
 C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie ,
 Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie.
 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
 Contre l'ambition n'ait en vain combattu ;
 Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
 Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un pere ;
 Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
 Il n'est rien qui ne cede à l'ardeur de régner ;
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiete ,
 La nature est aveugle et la vertu muette.
 Te le dirai-je , Araspe ? il m'a trop bien servi ;
 Augmentant mon pouvoir il me l'a tout ravi :
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.
 Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand :
 On n'aime point à voir ceux-à qui l'on doit tant.
 Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ,

Et sa seule présence est un secret reproche :
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
 Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
 Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
 J'en rongis dans mon ame : et ma confusion,
 Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
 Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
 Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
 Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
 Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

A R A S P E.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
 La regle de la vraie et saine politique.
 Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
 Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
 On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre.
 C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;
 Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
 De mériter un juste et plus grand châtement,
 Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
 Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;
 Je vous l'ai déjà dit.

P R U S I A S.

Et m'en répondras-tu ?

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
 Pour venger Annibal, ou pour perdre son frere ?
 Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
 Et l'amour de son frere, et la mort d'Annibal ?
 Non, ne nous flattons point : il court à sa vengeance ;
 Il en a le prétexte, il en a la puissance ;
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes états ;
 Il est le dieu du peuple et celui des soldats ;
 Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre :

Mais ce peu qui m'en reste , encor que languissant ,
 N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
 Je veux bien toutefois agir avec adresse ,
 Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse ,
 Le chasser avec gloire , et mêler doucement
 Le prix de son mérite à mon ressentiment.
 Mais s'il ne m'obéit , ou s'il ose s'en plaindre ,
 Quoi qu'il ait fait pour moi , quoi que j'en voie à
 craindre ,
 Dussé-je voir par là tout l'état hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà , prince ! Et qui vous a mandé ?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
 Mettre à vos pieds , seigneur , encore une couronne ,
 De jouir de l'honneur de vos embrassements ,
 Et d'être le témoin de vos contentements.
 Après la Cappadoce heureusement unie
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie ,
 Je viens remercier et mon pere et mon roi
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi ,
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire ,
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements ,
 Me faire par écrit de tels remerciements ;
 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
 Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
 Abandonner mon camp en est un capital ,

Inexcusable en tous , et plus au général ;
 Et tout autre que vous , malgré cette conquête ,
 Revenant sans mon ordre eût payé de sa tête.

N I C O M E D E .

J'ai failli , je l'avoue ; et mon cœur imprudent
 A trop cru les transports d'un desir trop ardent :
 L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense ;
 Lui seul à mon devoir fait cette violence.
 Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux ,
 Je serois innocent , mais si loin de vos yeux ,
 Que j'aime mieux , seigneur , en perdre un peu
 d'estime ,
 Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime ,
 Qui ne craindra jamais la plus sévère loi
 Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

P R U S I A S .

La plus mauvaise excuse est assez pour un pere ,
 Et sous le nom d'un fils toute faute est légère :
 Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
 Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
 L'ambassadeur romain me demande audience :
 Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
 Vous l'écouteriez , prince , et répondrez pour moi.
 Vous êtes aussi bien le véritable roi ,
 Je n'en suis plus que l'ombre , et l'âge ne m'en laisse
 Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
 Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
 L'intérêt de l'état vous doit seul regarder ;
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute :
 Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
 Et , comme elle fait breche au pouvoir souverain ,
 Pour la bien réparer retournez dès demain.
 Remettez en éclat la puissance absolue ;
 Attendez-la de moi comme je l'ai reçue ,
 Inviolable , entiere ; et n'autorisez pas
 De plus méchants que vous à la mettre plus bas.

Le peuple qui vous voit , la cour qui vous contemple ,
 Vous désobéiroient sur votre propre exemple.
 Donnez-leur-en un autre , et montrez à leurs yeux
 Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai , seigneur , et plutôt qu'on ne pense ;
 Mais je demande un prix de mon obéissance.
 La reine d'Arménie est due à ses états ,
 Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
 Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire ;
 De grace , accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous ; et cet illustre emploi
 Demande un roi lui-même , ou l'héritier d'un roi.
 Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
 Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie ;
 Tandis que je ferai préparer son départ ,
 Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
 Mais l'ambassadeur entre , il le faut écouter ;
 Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS , NICOMEDE , FLAMINIUS ,
 ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir , Rome , seigneur , me mande
 Que je vous fasse encor pour elle une demande.
 Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
 Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
 Par les hautes vertus et les illustres marques

Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
 Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner :
 C'est à vous de le croire et de le témoigner.
 Si vous faites état de cette nourriture,
 Donnez ordre qu'il regne, elle vous en conjure;
 Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
 Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
 Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
 Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
 Ne trouveront en moi jamais un pere ingrat ;
 Je crois que pour régner il en a les mérites,
 Et n'en veux point douter après ce que vous dites.
 Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné
 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
 Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
 Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.
 Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
 De quoi se mêle Rome ? et d'où prend le sénat,
 Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?
 Vivez, régnerez, seigneur, jusqu'à la sépulture ;
 Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
 Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;

Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal :
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMEDE.

Non ; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son pere à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords.
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Hé bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu :
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
 Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
 Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne :
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne,
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
 Qu'il regne avec éclat sur sa propre conquête,
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
 Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
 Le fameux Scipion le fut bien de son frere ;
 Et, lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'ainé.
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée,
 Le reste de l'Asie à nos côtés rangée,
 Offrent une matiere à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;
 Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
 Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
 Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places,
 Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
 Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
 Et si Flaminius en est le capitaine,
 Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimene.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté.
 Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
 Et l'honneur souverain qu'ici je vous défer...

NICOMEDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire;
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;
Et vous devez domter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras;
Que de vous menacer on ait même l'audace;
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, à *Flaminius*.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge:
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frere
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite:)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entière
Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un pere,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner:
Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et, dans ce beau projet,

Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
 Graces aux immortels, l'effort de mon courage
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
 Prince, par intérêt plutôt que par vertu.
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
 Il n'est que gardien de leur illustre prix ;
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
 Puisque cette grandeur à son trône attachée
 Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
 Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
 Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
 Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage ;
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
 Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
 Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
 Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
 Elles vous déferoient de ces belles pensées.
 Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
 Prenez quelque loisir de rêver là-dessus.
 Laissez moins de fumée à vos feux militaires,

Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point; mais comme il est permis,
Contre qui que ce soit, de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :
Le Pont sera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Romè n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(à Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle ;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La piece est délicate, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.

Traitez cette princesse en reine comme elle est ;
Ne touchez point en elle aux droits du diadème :
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,

Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chose?

NICOMEDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est:
C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Hé quoi! toujours obstacle!

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non; je vous répons, seigneur, de Laodice.
Mais enfin elle est reine; et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.

J'ai sur elle , après tout , une puissance entiere ,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priere.
Rendons-lui donc visite ; et , comme ambassadeur ,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome , et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains , l'amour ne nous peut
nuire.

Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

REINE, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perté vous devoit donner quelques alarmes:
Qui tranche trop du roi ne regne pas long-temps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants;
Et, si jamais je regne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de pere.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,

Faire réponse en reine , et comme le mérite
 Et de qui l'on me parle , et qui m'en sollicite.
 Ici c'est un métier que je n'entends pas bien ,
 Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien :
 Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
 Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise ,
 A vivre indépendante , et n'avoir en tous lieux
 Pour souverains que moi , la raison , et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains , et le roi votre pere ,
 De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;
 Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
 Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
 Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :
 Je vais vous y remettre en bonne compagnie.
 Partons , et dès demain , puisque vous le voulez :
 Préparez-vous à voir vos pays désolés ;
 Préparez-vous à voir par toute votre terre
 Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre ,
 Des montagnes de morts , des rivieres de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes états et garderai mon rang ;
 Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
 Me feront votre esclave , et non votre sujette :
 Ma vie est en vos mains , mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indomté ;
 Et , quand vos yeux frappés de toutes ces miseres
 Verront Attale assis au trône de vos peres ,
 Alors peut-être , alors vous le prierez en vain
 Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage ,
 Je serai bien changée et d'ame et de courage.
 Mais peut-être , seigneur , vous n'irez pas si loin :
 Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;

Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice ;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veuX écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc, comme ami, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est :
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite avengle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,

Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
 « J'avois droit de régner et n'ai su m'en servir. »
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
 Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée.
 Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
 Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
 Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie;
 Et, sans examiner par quel destin jaloux
 La grandeur de courage est si mal avec vous,
 Je veux vous faire voir que celle que j'étaie
 N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
 Que si j'ai droit au trône elle s'en veut servir,
 Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
 Je vois sur la frontière une puissante armée,
 Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
 Mais par quelle conduite, et sous quel général?
 Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal;
 Et s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
 Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre.
 Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
 Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas?
 Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
 La vertu trouve appui contre la tyrannie:
 Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
 Font sur le bien public les maximes d'état:
 Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre;
 Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
 Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
 Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.
 Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
 Bien loin de mépriser Attale par caprice,
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
 S'il tenoit de ma main la qualité de roi:
 Je le regarderois comme une ame commune,

Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
 Plus mon sujet qu'époux; et le nœud conjugal
 Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
 Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
 Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime:
 Mon refus lui fait grace; et, malgré ses desirs,
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine:
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine;
 Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
 Quoi! même vous allez jusques à faire grace!
 Après cela, madame, excusez mon audace;
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
 Recevoir ambassade est encor de vos droits;
 Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
 Comme simple Romain souffrez que je vous die
 Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
 Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,
 Quand il est honoré du nom de son ami;
 Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque,
 Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
 Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit, je vois bien ce que c'est:
 Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous
 plaît;
 Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
 Certes, pour son Attale elle fait peu de chose;
 Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
 A mendier pour lui devoit moins s'obstiner.
 Pour un prince si cher sa réserve m'étonne:

Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
 C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
 Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
 S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
 Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
 Ce sont des sentiments que je ne puis trahir:
 Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
 Et, puisque vous voyez mon ame toute entiere,
 Seigneur, ne perdez plus menace ni priere.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
 Madame, encore un coup, pensez-y mûrement:
 Songez mieux ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire;
 Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
 Carthage étant détruite, Antiochus défait,
 Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet:
 Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde:
 Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur,
 S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
 Si le grand Annibal n'avoit qui lui succede,
 S'il ne revivoit pas au prince Nicomede,
 Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
 L'infaillible secret de vaincre les Romains.
 Un si vaillant disciple aura bien le courage
 D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage:
 L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
 Font voir en quelle école il en a tant appris.
 Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
 Le Capitole a lieu d'en craindre un coup de maître.
 Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
 Madame; et quelques uns vous diront, au besoin,
 Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,

Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
 Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
 Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Où Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
 Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre ; et, si j'en sors, ou non,
 C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
 Le bonheur à son tour d'entretenir madame :
 Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
 Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
 Que, sans de grands efforts, je n'y pourrai détruire
 Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
 Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
 C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.
 Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
 Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop, et vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
 Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur.
 Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
 Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
 Mais, dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
 Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;
 Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
 Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
 Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi ;
 S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice encor qu'il soit bon pere ;
 Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Ma générosité cede enfin à sa haine :
 Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
 Les infâmes projets de ses assassinats ;
 Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
 J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ;
 Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,
 Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
 Mais je ne comprends point toute cette conduite ,
 Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
 Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
 Et plus vous la pouvez accabler d'infamie ,
 Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
 A la faire passer pour un ressentiment ;
 Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
 Nous déguise sa crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mysteres de cour souvent sont si cachés,
 Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
 Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
 Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre ;
 Rome ne songeoit point à troubler notre amour.
 Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
 Et dans ce même jour, Rome, en votre présence,
 Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
 Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,
 Qui n'attend point le temps de votre éloignement ;
 Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
 Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
 Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et pour vous,
 S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
 Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire
 Qu'il est trop bon mari pour être assez bon pere.

Voyez quel contre-temps Attale prend ici !

Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
 Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;
 Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
 Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est là chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÈDE.

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné ;
Et, voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point sur-tout dans vos desseins
Ni le secours du roi ni celui des Romains :
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse :
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,

Des hantes qualités qui savent tout charmer ,
 De trois sceptres conquis, du gain de six batailles ,
 Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?
 Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
 Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
 Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
 Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;
 Et faites qu'elle puisse oublier une fois
 Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
 Ou contre son amour, contre votre vaillance ,
 Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
 Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
 Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome ,
 Que vous savoir ainsi défendre en galant homme.
 Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOÉ, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
 Moi qui ne doute point de cette vérité,
 Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,

Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zenon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOË.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs
promesses;

Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous; mais vous l'avez voulu.

ARSINOË.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée;
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte?

ARSINOË.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOË.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez
croire?

ARSINOË.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

ARSINOË.

Vous les saurez de lui; c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :
 Son amour conjugal, chassant le paternel,
 Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
 Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMEDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale; et ce grand Nicomede
 Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
 Les deux accusateurs que lui-même a produits,
 Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
 Pour me calomnier subornés par lui-même,
 N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :
 Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
 L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
 Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !
 Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
 Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
 Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont
 perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
 Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;
 Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,

Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
 Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
 Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui,
 Et subornés par vous, et subornés par lui.
 Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
 Doit-on quelque croyance à des ames si noires ?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

A R S I N O É.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi ;
 Même de vos rivaux la gloire vous est chere.

A T T A L E.

Si je suis son rival, je suis aussi son frere :
 Nous ne sommes qu'un sang ; et ce sang, dans mon
 cœur,
 A peine à le passer pour calomniateur.

A R S I N O É.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
 Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

A T T A L E.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
 Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
 Votre vertu, madame, est au-dessus du crime :
 Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.
 La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
 Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
 Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
 Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte ;
 J'emprunte du secours, et le fais hautement :
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
 Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOË.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOË.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOË.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.

Cependant, si le prince est encor votre frere,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mere ;

Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

FAITES venir le prince, Araspe.

(Araspe rentre.)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.

Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
 Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
 Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?

Douté-je de son crime, ou de votre innocence?

Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit

Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure

Que fait à l'innocence un moment d'imposture?

Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,

Pour rendre à la vertu toute sa pureté?

Il en reste toujours quelque indigne mémoire

Qui porte une souillure à la plus haute gloire.

Combien en votre cour est-il de médisants!

Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,

Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,

Croiront que votre amour m'a seul justifiée!

Et, si la moindre tache en demeure à mon nom,

Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,

Suis-je digne de vous? et de telles alarmes

Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
 D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
 La gloire est plus solide après la calomnie,
 Et brille d'autant mieux, qu'elle s'en vit ternie.
 Mais voici Nicomede, et je veux qu'aujourd'hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOË, NICOMEDE, ARASPE,
 GARDES.

ARSINOË.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui!
 Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles!
 Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!
 Grace...

NICOMEDE.

De quoi, madame? est-ce d'avoir conquis
 Trois sceptres que ma perte expose à votre fils;
 D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
 Que même votre Rome en a pris jalousie;
 D'avoir trop soutenu la majesté des rois,
 Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits,
 Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
 S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes;
 Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
 D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
 D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
 Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
 C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour,
 Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
 Qui n'a que la vertu de son intelligence,
 Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOË.

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.

S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
 De cette aversion son cœur préoccupé
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
 Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
 Quelque appât que lui-même il trouve en Laodice,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse :
 Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.
 Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme :
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
 Car enfin hors de là que peut-il m'imputer ?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
 A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
 Et, lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
 Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
 Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
 Vous le savez, seigneur ; et pour reconnoissance,
 Après l'avoir servi de toute ma puissance,
 Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous.
 Mais tout est excusable en un amant jaloux,
 Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
 Je ne vous dirai point que ces puissants secours
 Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
 Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale;
 Que par mon propre bras elle amassoit pour moi,
 Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
 J'en laisse le ciel juge; il connoît sa pensée;
 Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
 Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
 Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle;
 Et, pour son intérêt, vous faire souvenir
 Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
 Tous deux l'ont accusée; et, s'ils s'en sont dédiés
 Pour la faire innocente et charger votre fils,
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
 Après s'être joués d'une personne auguste.
 L'offense une fois faite à ceux de notre rang
 Ne se répare point que par des flots de sang:
 Ou n'en fut jamais quitté ainsi pour s'en dédire.
 Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal
 A la légèreté d'un esprit déloyal.
 L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
 S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOË.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
 Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
 Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;

Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas :
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes.

Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon ;
Pour la reine ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse ;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain
cesse ;
Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOË.

Seigneur...

NICOMEDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOË.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :

Quand je le justifie, il me fait criminelle.
 Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
 Et mon éloignement remettra son esprit;
 Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
 Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
 Je ne demande point que par compassion
 Vous assuriez un sceptre à ma protection,
 Ni que pour garantir la personne d'Attale
 Vous partagiez entre eux la puissance royale:
 Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
 C'étoit sans mon aven, je n'en ai pas besoin.
 Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
 Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
 Et sur votre tombeau mes premières douleurs
 Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah! madame!

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
 Par vos derniers soupirs clorra ma destinée;
 Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi,
 Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
 Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
 De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
 C'est que chez les Romains il retourne achever
 Des jours que dans leur sein vous fites élever;
 Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
 De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
 Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux,
 Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
 Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
 Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance:
 Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
 De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
 Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
 Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc, afin qu'en liberté
 Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
 Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
 Un princee que j'estime indignement m'offense,
 Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
 Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomede, en deux mots, ce désordre me fâche.
 Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
 Mais donnons quelque chose à Rome, qui se plaint,
 Et tâchons d'assurer la reine, qui te craint.
 J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ;
 Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
 Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
 Ne regnent dans mon cœur que pour le déchirer.
 J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
 Être père et mari dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
 Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere.
 Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
 Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez,
 Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
 Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
 Vous pouvez déjà voir comme elle m'apprehende,
 Combien en me perdant elle espere gagner,

Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je regne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes ;
Ton roi fait ce partage entre ton frere et toi ;
Je ne suis plus ton pere, obéis à ton roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser ;
Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frere si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cédé-je à mon frere en cédant vos états ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire.
Mais un monarque enfin comme un autre homme
expire ;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,

Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
 Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
 Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
 Et ce vieux droit d'ainesse est souvent si puissant,
 Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
 Que si leurs sentiments se reglent sur les vôtres,
 Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
 Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
 Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
 De votre sang par vous se fait un sacrifice:
 Autrement vos états à ce prince livrés
 Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
 Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
 Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
 Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
 Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
 Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE,
 FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colere,
 Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère:
 Le sénat en effet pourra s'en indigner;
 Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
 Recevra de ma main la puissance royale;

Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
 Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
 Rome entre vous et lui jugera de l'outrage.
 Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
 Et pour l'y mieux conduire il vous sera donné,
 Sitôt qu'il aura vu son frere couronné.

NICOMEDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va lui demander ta chere Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
 Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMEDE.

Tout bean, Flaminius; je n'y suis pas encore.
 La route en est mal sûre, à tout considérer;
 Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remene, Araspe; et redoublez sa garde.

(à Attale.)

Toi, rends graces à Rome, et sans cesse regarde
 Que, comme son pouvoir est la source du tien,
 En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
 De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
 Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
 Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages.

Qui sont même trop grands pour les plus grands
couragez ?

Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.

Je l'avouerai pourtant, le trône de mon pere
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent ;
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son pere mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince
qu'elle aïné,
En vous qui la privez d'un si cher protecteur,
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours.
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre ;
Et je serois moins roi qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale.
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS. Oni, pour le prince Attale,
 Pour un homme en son sein nourri dès le berceau,
 Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE. Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
 Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire,
 Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

FLAMINIUS. Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE. Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique
 Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS. Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
 D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.

Rome qui vous servoit auprès de Laodice
 Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
 Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
 Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
 Et le soin de sa gloire à présent la dispense
 De se porter pour vous à cette violence.
 Laissez donc cette reine en pleine liberté,
 Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
 Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE. Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS. Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
 Que l'on crût artifice ou force de sa part ;
 Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
 Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;
 Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
 N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE. A voir quelle froideur à tant d'amour succede,

Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomede :
 Et, lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
 Elle a voulu le perdre et non pas m'agrandir.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
 Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
 Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
 Vous êtes souverain, et tout vous est permis.
 Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
 Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
 Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
 Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

S C E N E VI.

A T T A L E.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres ?
 Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?
 Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun ;
 S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
 Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
 Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
 Montrons-leur haatement que nous avons des yeux.
 Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
 Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique
 Que leur vaine amitié cede à leur politique,
 Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
 Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

F I N D U Q U A T R I E M E A C T E .

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

J'AI prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre ;
Comme un moment l'allume, un moment peut
l'éteindre ;

Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrâte, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle :
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOË.

Hé bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?

Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
 Et refusera-t-elle à son ressentiment
 Le fer ou le poison pour venir son amant ?
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindroit en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
 Et, puisque la fâcher ce seroit me trahir,
 Afin qu'elle me souffre il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde :
 Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête ;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.
 Eux qui pour gouverner sont les premiers des hommes
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous

sommés,

Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.
 Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus et renverser Carthage.
 De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
 Et cede à des raisons que je ne puis forcer :
 D'autant plus justement mon impuissance y cede,
 Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède :
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi.
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

MARSINQÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence.
 Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.

Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croit, il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop
tard.

Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOË.

Après ce grand exemple en vain on délibère :
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et si vous m'en croyez...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE,
CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt
remède :

Tout le peuple à grands cris demande Nicomede ;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobaté et Zénon.

ARSINOË.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomede amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite ;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci :

Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi ;
 Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte :
 Le premier sang versé rend sa fureur plus forte :
 Il l'amorce, il l'acharne ; il en éteint l'horreur ,
 Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,
 CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
 De moment en moment votre garde s'écoule ;
 Et, suivant les discours qu'ici même j'entends ,
 Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps :
 Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
 Ce précieux objet d'une amitié si tendre :
 Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
 Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
 Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
 Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah ! seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
 A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
 Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
 Et j'ose dire ici que votre majesté
 Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,

Lui rendre Nicomede avecque ma couronne :
 Je n'ai point d'autre choix ; et , s'il est le plus fort ,
 Je dois à son idole , ou mon sceptre , ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur , quand ce dessein auroit quelque justice ,
 Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
 Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
 C'est l'ôtage de Rome , et non plus votre fils :
 Je dois m'en souvenir quand son pere l'oublie .
 C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
 J'en dois compte au sénat , et n'y puis consentir .
 Ma galere est au port toute prête à partir :
 Le palais y répond par la porte secrete ;
 Si vous le voulez perdre , agréez ma retraite ;
 Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
 Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
 Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
 De voir à ses yeux même immoler son ôtage .

ARSINOË.

Me croirez-vous , seigneur ? et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne sauroit me choquer .
 Parlez .

ARSINOË.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espere
 Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire .
 S'il est prêt à partir , il peut en ce moment
 Enlever avec lui son ôtage aisément :
 Cette porte secrete ici nous favorise .
 Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise ,
 Montrez-vous à ce peuple , et , flattant son courroux ,
 Amusez-le du moins à débattre avec vous ;
 Faites-lui perdre temps , tandis qu'en assurance
 La galere s'éloigne avec son espérance .
 S'il force le palais , et ne l'y trouve plus ,
 Vous ferez comme lui le surpris , le confus ;

Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
 Sur quiconque sera de son intelligence.
 Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
 Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
 Où mille empêchemens que vous ferez vous-même
 Pourront de toutes parts aider au stratagème.
 Quelque aveugle transport qu'il temoigne au-
 jourd'hui,
 Il n'attendra rien tant qu'il craindra pour lui,
 Tant qu'il présumera son effort inutile.
 Ici la délivrance en paroît trop facile ;
 Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir, vous et moi :
 S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
 Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame,
 Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.
 Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
 Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage.
 Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOË.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
 Peut-être un plus grand nombre auroit quelque
 infidele.

J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.

SCÈNE VI.

ARSINOË, ATTALÈ, CLÉONE.

ARSINOË.

Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre;
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'apperçois la reine d'Arménie.

SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine ;
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame, et je le voi ;
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma
garde,

Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Pent-on voir un orgueil à votre orgueil égal !
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous, qui me répondez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditions sont autant de forfaits :
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos
querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,

Par le droit de la guerre il fut toujours permis
 D'allumer la révolte entre ses ennemis :
 M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOË.

Je la suis donc, madame; et, quoi qu'il en avienne,
 Si ce peuple une fois enfonce le palais,
 C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
 Tout le sang de vos rois servira d'hecatombe.
 Mais avez-vous encor parmi votre maison
 Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon ?
 N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
 Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
 En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
 Si las de voir le jour, que de vous obéir ?
 Je ne veux point régner sur votre Bithynie ;
 Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
 Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
 Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOË.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
 Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :
 Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
 Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois...

ARSINOË.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame :
 Après le coup fatal de cette indignité,
 Je n'ai plus ni respect ni générosité.
 Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
 Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
 J'irai jusque dans Rome en briser les liens,

Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
 Aussi-bien Annibal nommoit une folie
 De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
 Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
 Soutenir ma fureur d'un million de bras,
 Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie....

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
 Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
 Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
 Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
 Que lui doit importer qui donne ici la loi,
 Et qui regne pour lui, des Romains ou de moi ?
 Mais un second ôtage entre mes mains se jette.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah ! madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
 Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
 Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame ;
 La générosité déjà rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
 Le malheureux Araspe, avec sa foible escorte,
 L'avoit déjà conduit à cette fausse porte;
 L'ambassadeur de Rome étoit déjà passé,
 Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
 Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
 De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOË.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder;
 Et ce prince...

ARSINOË.

Ah! mon fils! qu'il est par-tout de traîtres!
 Qu'il est peu de sujets fideles à leurs maîtres!
 Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
 Mais écoutez encor ce qui me désespere.
 J'ai couru me ranger auprès du roi mon pere;
 Il n'en étoit plus temps: ce monarque étonné,
 A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné,
 Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
 Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE,
 ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
 Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies

A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome.
Vous devez le connoître ; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi :
Je le désavouerois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici, voyez si je le connois mal.

SCENE X.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOË, LAODICE,
FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, seigneur : un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
Je viens, en bon sujet, vous rendre le repos
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;

Rendez-moi votre amour , afin qu'elle vous craigne :
 Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
 Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire ,
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
 Faites-lui grace aussi , madame , et permettez
 Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
 Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
 Votre amour maternel veut voir régner mon frere ;
 Et je contribuerai moi-même à ce dessein ,
 Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
 Oui , l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes ,
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes :
 Commandez seulement . choisissez en quels lieux ;
 Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË.

Seigneur , faut-il si loin pousser votre victoire ,
 Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire ,
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur.
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;
 Il est impatient lui-même de se rendre.
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis ,
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi , madame ; et je veux croire
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
 Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons ,
 Faites-nous savoir , prince , à qui nous vous devons.

NICOMÉDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;
 Mais il m'a demandé mon diamant pour gage ,
 Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous , seigneur , reprendre de ma main ?

NICOMEDE.

Ah ! laissez-moi toujours à cette digne marque
 Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
 Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
 C'est le libérateur d'un sang si précieux.
 Mon frere, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
 Ceux du roi, de la reine, et les siens, et les vôtres.
 Mais, pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
 Pour la voir seule agir contre notre injustice,
 Sans la préoccuper par ce foible service,
 Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
 Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
 Mais, madame...

ARSINOË.

Il suffit, voilà le stratagème
 Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
 (*à Nicomede.*)
 Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
 Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
 D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
 Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
 Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
 Nous vous la demandons hors de la servitude ;
 Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomede.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
 Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
 Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
 Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;
 Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
 S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

FIN DE NICOMEDE.

EXAMEN DE NICOMEDE.

VOICI une piece d'une constitution assez extraordinaire; aussi est-ce la vingt et unieme que j'ai mise sur le théâtre; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part à celle-ci; la grandeur de courage y regne seule, et regarde son malheur d'un oeil si dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée du quatrieme livre de Justin. J'ai ôté de ma scene l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son pere qui lui en avoit voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomede aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacie de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage: j'en ai fait Nicomede disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains,

et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminus fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrete de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramene un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse, et de l'autre il oppose à Nicomede un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son pere m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mere lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu; et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractere que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminus à qui j'oppose un prince intrépide qui voit

sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes : son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomede nous laisse une aversion contre la pusillanimité ; et la généreuse reconnoissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit.

pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomede les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la piece sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomede à sa belle-mere un grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DE L'EXAMEN DE NICOMEDE.

SERTORIUS,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES.

SEPTORIUS

TRAGEDIA

IN CINQUE ACTIBUS

AU LECTEUR.

NE cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature; vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caracteres, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces évènements connus où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la regle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques auxquelles je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là: c'est la premiere femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla par le mariage d'Emilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un espagnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entiere de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à

Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelerent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine; et je ne la pouvois faire sortir d'un sang plus considérable que de celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur a fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain, et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi,

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour; et pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver

en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature; ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction.

La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est mal-aisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les états, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit soulever tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius; car il est assez mal-aisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son

tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation, et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont ce chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la regle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la par-

donner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques uns des premiers dans la cour, et pour la naissance et pour l'esprit, ont estimée autant qu'une piece entiere. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en retirera pourront mériter cette grace.

ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, affranchi d'Aristius, frere d'Aristie.

*La scene est à Nertobrige, ville d'Aragon,
conquise par Sertorius, à présent Catalayud.*

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'ou me vient ce désordre, Aufide? et que vent dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse au point d'exécuter
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords:
Cette ame, d'avec soi tout-à-coup divisée,
Reprend de ses remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contretemps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,

Que la guerre civile est le regne du crime ;
 Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
 L'innocence timide est seule à dédaigner ?
 L'honneur et la vertu sont des noms ridicules :
 Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
 Jamais Sylla, jamais...

P E R P E N N A.

Sylla ni Marius

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus ;
 Tour-à-tour la victoire, autour d'eux en furie,
 A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
 Tour-à-tour le carnage et les proscriptions
 Ont sacrifié Rome à leurs dissensions :
 Mais leurs sanglants discords, qui nous donnent
 des maîtres,
 Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traitres ;
 Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
 Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;
 Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
 D'assassiner son chef pour monter en sa place.

A U F I D E.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
 De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
 Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre ;
 Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
 Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
 Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
 C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un
 homme ;
 Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

P E R P E N N A.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
 Du moins la liberté respire encore ici :
 De notre république à Rome anéantie
 On y voit reflleurir la plus noble partie ;
 Et cet asyle ouvert aux illustres proscrits

Réunit du sénat le précieux débris.
 Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
 Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
 Maintient de nos Romains le reste indépendant.
 Mais comme tout parti demande un commandant,
 Ce bonheur imprévu qui par-tout l'accompagne,
 Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
 Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur :
 Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous
 souviennne

Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
 Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
 Que le commandement devoit m'appartenir.
 Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
 Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse :
 Mais sitôt qu'il parut je vis en moins de rien
 Tout mon camp déserté pour repenpler le sien ;
 Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
 Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;
 Et, pour en colorer l'emportement honteux,
 Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'àpre jalousie
 Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie
 Grossit de jour en jour sous une passion
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
 J'adore Viriate ; et cette grande reine,
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
 Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
 Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
 S'attache au bruit heureux que fait sa renommée ;
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas

Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
 De son astre opposé telle est la violence,
 Qu'il me vole par-tout, même sans qu'il y pense,
 Et que, toutes les fois qu'il m'enleve mon bien,
 Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
 Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme :
 Mais je veux sur ce point lui decouvrir mon ame ;
 Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
 J'immolerai ma haine à mes desirs contents ;
 Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
 Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
 Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ?
 Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
 Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

PERPENNA.

Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
 Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
 Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
 Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?
 Et, pour venger sa trame indignement coupée,
 N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard : c'est dans votre festin
 Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
 La treve a dispersé l'armée à la campagne,
 Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
 L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
 Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
 Si vous rompez le coup, prévenez les indices ;
 Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
 Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
 Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous ;

Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
 Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
 Et je prierai les dieux que dans cet entretien
 Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui vient de me surprendre.
 Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre:
 Il veut sur nos débats conférer avec moi,
 Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages.
 D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages;
 Je n'en suis point surpris : mais ce qui me surprend,
 C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
 Pour faire encore au vôtre entière déférence,
 Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
 C'est avoir beaucoup fait, que d'avoir jusque-là
 Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
 Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
 Et de se retrancher dans l'empire douteux
 Que lui souffre à regret une province ou deux,
 Qu'à la fortune lasse il craint que je n'enleve,
 Sitôt que le printemps aura fini la treve.

C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
 Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens:
 C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance;
 Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
 Je reviens à Pompée, et pense deviner
 Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
 Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
 Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
 L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
 Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte
 De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
 Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
 Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

P E R P E N N A.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
 Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
 Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
 Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
 Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
 Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

S E R T O R I U S.

Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement:
 Mais il pourroit ici trouver du changement.
 L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
 Que, sa première flamme en haine convertie,
 Elle cherche bien moins un asyle chez nous,
 Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
 C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
 De ce que Rome encore a de gens d'importance,
 Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
 Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
 Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre:
 Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
 Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

P E R P E N N A.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
 A moins d'une secrète et forte antipathie
 Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie?
 Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
 Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains et de ce que je pense.

J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer :
Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour
mieux dire,

La reine Viriate à mon hymen aspire ;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union ,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
De nos deux nations l'une à l'autre enchainées
Mèlent si bien leur sang et l'intérêt commun ,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets :
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidele ;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux ,
Je ne puis l'ignorer, qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie ,
Et que de ses sujets la meilleure partie ,
Pour venger ce mépris, et servir son courroux ,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable ,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir ,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur ,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée

Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
 Mais que sert la colere où manque le pouvoir ?
 Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
 N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
 Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
 Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
 Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands
 courage,
 N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ôtages ?
 Tous leurs chefs sont romains ; et leurs propres soldats,
 Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
 Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
 Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
 Pourquoi donc tant les craindre ? et pourquoi refuser...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
 Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate,
 Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
 Mais les raisonnements sont ici superflus :
 Dites que vous l'aimez ; et je ne l'aime plus.
 Parlez : je vous dois tant, que ma reconnoissance
 Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
 Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS.

Point de repartie :

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;
 Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
 La reine se résolve à payer votre amour :
 Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,

Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine:
 La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
 Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
 Ma foiblesse me force à vous être importune ;
 Non pas pour mon hymen , les suites d'un tel choix
 Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
 Mais vous pouvez , seigneur , joindre à mes espérances
 Contre un péril nouveau nouvelles assurances.

J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux ,
 Vient jusque dans ces murs conférer avec vous.
 L'ordre de son tyran , et sa flamme inquiète ,
 Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
 L'un en prévoit la suite , et l'autre en craint l'éclat ;
 Et tous les deux contre elle ont leur raison d'état.
 Je vous demande donc sûreté tout entière
 Contre la violence et contre la prière ,
 Si par l'une ou par l'autre il veut se resaisir
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu , madame ; un si rare mérite
 Semble croître de prix quand par force on le quitte :
 Mais vous avez ici sûreté contre tous ,
 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous ,
 Et que , contre un ingrat dont l'amour fut si tendre ,
 Lorsqu'il vous parlera , vous sachiez vous défendre.
 On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé ;
 Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat , par son divorce en faveur d'Emilie ,

M'a livrée au mépris de toute l'Italie :
 Vous savez à quel point mon courage est blessé :
 Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
 S'il chassoit Emilie, et me rendoit ma place,
 J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grace ;
 Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
 Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
 Promettre à mon espoir quelque part en votre âme ;
 Pompée en est encor l'unique souverain :
 Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
 Et quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
 Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
 Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?
 Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
 D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
 Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
 Pour braver mon tyran, et relever mon sort ?
 Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes
 Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ;
 Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
 La liberté que Rome est prête à voir finir.
 Unissons ma vengeance à votre politique,
 Pour sauver des abois toute la république :
 L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
 Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends :
 Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
 Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
 Et j'ai des sentiments trop nobles, ou trop vains,
 Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû ; je suis..

ARISTIE.

Ce que vous faites

Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
 Mais quand ce même nom sembleroit trop pour vous,
 Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
 Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
 Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
 Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
 L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
 Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime,
 Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.

Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel
 heur

Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encor dedans l'incertitude :
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.
 Vous me pouvez d'un mot assurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
 Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages,
 Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
 Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas :
 Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien,
 Que pour me tout promettre, et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
 Je vous dirois : « Seigneur, prenez, je vous la donne ;
 « Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
 Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,

Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
 Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
 Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
 Si je réduis Pompée à chasser Emilie,
 Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ?
 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
 Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance
 Que mille vrais Romains prendront votre défense :
 Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
 Vous aurez ces Romains, et Pompée avec eux ;
 Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
 Vous aurez du tyran la principale force,
 Son armée, ou du moins ses plus braves soldats
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
 Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
 Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme :
 Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
 Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur ;
 Pour rentret dans mes fers il brisera tes chaînes ;
 Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
 Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir.
 Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
 Je vous le dis eucor, ma main est toute prête.
 Je vous laisse y penser : sur-tout souvenez-vous
 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
 Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
 En captive de guerre, au péril d'un échange ;
 Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi ;
 Qu'après vous, et Pompée, il n'en est point pour moi ;
 Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée ;
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.

(seul.)

Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je
m'explique.

Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs.
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

THAMIRE, il faut parler, l'occasion nous presse :
 Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ;
 Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis ,
 Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
 En vain de mes regards l'ingénieux langage ,
 Pour découvrir mon cœur, a tout mis en usage ;
 En vain, par le mépris des vœux de tous nos rois,
 J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix ;
 Le seul pour qui je tâche à le rendre visible ,
 Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
 Et laisse à ma pudeur des sentiments confus ,
 Que l'amour-propre obstine à douter du refus.
 Epargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
 A ce héros si cher... Tu le connois, Thamire ;
 Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui ?
 Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ?
 Sertorius, lui seul digne de Viriate,
 Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
 Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
 De m'affermir au trône en lui donnant la main :
 Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
 Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand ;
 Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.

Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
 Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
 Et que d'un front ridé les replis jaunissants
 Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte ;
 Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
 Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
 Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
 J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
 Qui soutient un banni contre toute la terre ;
 J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
 Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
 Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge ;
 Le mérite a toujours des charmes éclatants,
 Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
 N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
 Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
 N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
 Celui des Turdetans, celui des Celtiberes,
 Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien ;
 Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
 Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
 Il faut, pour la braver, qu'elle nous prête un homme,
 Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
 Balance les destins, et partage les dieux.
 Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
 Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
 Sous un si haut appui nos rois humiliés
 N'ont été que sujets sous le nom d'alliés ;
 Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude

N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
 Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
 Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
 Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
 Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?
 Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
 D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
 Il défait trois préteurs, il gagna dix batailles,
 Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles ;
 Et de Servilius l'astre prédominant
 Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
 Ce grand roi fut défait ; il en perdit la vie,
 Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
 Si, pour briser les fers de son peuple captif,
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
 Depuis que son courage à nos destins préside,
 Un bonheur si constant de nos armes décide,
 Que deux lustres de guerre assurent nos climats
 Contre ces souverains de tant de potentats,
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
 Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
 Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
 Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups ;
 Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
 Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
 Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
 Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
 Tandis que de leur rang l'inutile fierté
 S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
 Et voudrois comme vous faire grace à son âge :

Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
 A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-
 temps ;
 Et sa mort...

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
 Des restes glorieux de son illustre vie.
 Sa mort me laissera pour ma protection
 La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
 Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
 Ne redonnera point de puissance ennemie :
 Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
 Mais nous en parlerons encor quelque autre fois ;
 Je l'apperçois qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
 Du dessein téméraire où s'échappe mon ame ?
 N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
 Que demander à voir le fond de votre cœur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé que chacun y peut lire,
 Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire ;
 Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
 Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée ;
 Et comme vos bontés font notre destinée,
 Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
 En faisant ce grand choix, de nous considérer.
 Si vous prenez un prince inconstant, infidele,
 Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zele,

Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire!
J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte.
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire :
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain ?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS.

J'ose, après cet aveu, vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.

Il en a la naissance, il en a le grand cœur,

Il est couvert de gloire, il est plein de valeur ;

De toute votre Espagne il a gagné l'estime ;

Libéral, intrépide, affable, magnanime ;

Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités :

Les éloges brillants que vous daignez y joindre

Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre.

Mais certes le détour est un peu surprenant :
 Vous donnez une reine à votre lieutenant !
 Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
 A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.

Etes-vous trop pour moi ? suis-je trop peu pour vous ?
 C'est m'offrir ; et ce mot peut blesser les oreilles :
 Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles ;
 Et je veux bien , seigneur , qu'on sache désormais
 Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
 Je le dis donc tout haut , afin que l'on m'entende :
 Je veux bien un Romain ; mais je veux qu'il commande ;
 Et ne trouverois pas nos rois à dédaigner ,
 N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.
 Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre ,
 Leur foiblesse du moins en conserve le titre.
 Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
 En préfère le moindre à tout autre qu'à vous.
 Car enfin , pour remplir l'honneur de ma naissance ,
 Il me faudroit un roi de titre et de puissance ;
 Mais comme il n'en est plus , je pense m'en devoir
 Ou le pouvoir sans nom , ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
 Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre :
 A de moindres pensers son orgueil abaissé
 Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
 Mais puisque , pour remplir la dignité royale ,
 Votre haute naissance en demande une égale ,
 Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
 Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang :
 Il descend de nos rois , et de ceux d'Etrurie.
 Pour moi , qu'un sang moins noble a transmis à la vie

Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux ,
 Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux :
 Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;
 Je ne veux que le nom de votre créature :
 Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;
 Il m'a fait triompher en voulant vous servir ;
 Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre , agissez moins en maître ;
 Ou m'apprenez du moins , seigneur , par quelle loi
 Vous n'osez m'accepter , et disposez de moi.
 Accordez le respect que mon trône vous donne ,
 Avec cet attentat sur ma propre personne :
 Voir toute mon estime , et n'en pas mieux user ,
 C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure.
 Puisque vous le voulez , soyez ma créature ;
 Et me laissant en reine ordonner de vos vœux ,
 Portez-les jusqu'à moi , parceque je le veux.
 Pour votre Perpenna , que sa haute naissance
 N'affranchit point encor de votre obéissance ,
 Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois ,
 Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
 Rome n'attache point le grade à la noblesse :
 Votre grand Marius naquit dans la bassesse ;
 Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
 Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
 Ainsi , pour estimer chacun à sa maniere ,
 Au sang d'un Espagnol je ferois grace entiere ;
 Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang ,
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous , si vous laissez comme eux le nom de reine ,
 Regardez-moi , seigneur , comme dame romaine :
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
 Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adoptif , étant ce que vous êtes ,

Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et, si quelque Romaine a causé vos refus ,
 Je suis tout ce qu'elle est , et reine encor de plus.
 Peut-être la pitié d'une illustre misere...

SERTORIUS.

Je vous entends , madame ; et pour ne vous rien taire ,
 J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit :

Je sais ce qu'elle espere , et ce qu'on vous écrit.
 Sans y perdre de temps , ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.

Mais puisque , pour ôter l'Espagne à nos tyrans ,
 Nous prenons , vous et moi , des chemins différents ,
 De grace , examinez le commun avantage ,
 Et jugez ce que doit un généreux courage.
 Je trahirois , madame , et vous , et vos états ,
 De voir un tel secours , et ne l'accepter pas ;
 Mais ce même secours deviendrait notre perte ,
 S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte ,
 Et qu'un destin , jaloux de nos communs desseins ,
 Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.

Je tiens Sylla perdu , si vous laissez unie

A ce puissant renfort votre Lusitanie.

Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux ,
 Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.

Voyez ce qu'il a fait : je lui dois tant , madame ,
 Qu'une juste priere en faveur de sa flamme...

VIRIATE.

Si vous lui devez tant , ne me devez-vous rien ?

Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?

Après que ma couronne a garanti vos têtes ,

Ne mérité-je point de part en vos conquêtes ?

Ne vous ai-je servi , que pour servir toujours ,

Et m'assurer des fers par mon propre secours ?

Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse ,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse ,
 Et le rendrai moi-même assez entreprenant
 Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
 Je vous avouerai plus : à qui que je me donne ,
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;
 Et c'est ce qui me force à vous considérer ,
 De peur de perdre tout , s'il nous faut séparer :
 Je ne vois que vous seul qui , des mers aux montagnes ,
 Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes.
 Mais ce que je propose en est le seul moyen :
 Et , quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen ,
 S'il vous a secouru contre la tyrannie ,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les malheurs du parti l'accabloient à tel point
 Qu'il se voyoit perdu , s'il ne vous eût pas joint ;
 Et même , si j'en veux croire la renommée ,
 Ses troupes , malgré lui , grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours , du moins on vous
 l'écrit ;

Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit ,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire ,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?
 Encore une campagne , et nos seuls escadrons
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts :
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire !
 Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ;
 Et , quand nous pouvons tout , ne devons rien qu'à
 nous.

S E R T O R I U S.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces :
 Le plus heureux destin surprend par les divorces ;
 Du trop de confiance il aime à se venger ;
 Et , dans un grand dessein , rien n'est à négliger.

Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome, et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas ?
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime ;
 Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadème ;
 Qu'il peut ici beaucoup ; qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents ;
 Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
 C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
 Faites, faites entrer ce héros d'importance,
 Que je fasse un essai de mon obéissance ;
 Et, si vous le craignez, craignez autant, du moins,
 Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire ;
 J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
 Allez, faites-lui place ; et ne présumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre ; et toutefois, hélas !
 Si vous saviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache ?
 Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point : allez ;

Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne ; et je ne puis , madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse : il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoi ! quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse , et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival , le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez , Perpenna ; Sertorius le dit :

Je crois sur sa parole , et lui dois tout crédit :

Je sais donc votre amour. Mais tirez-moi de peine :

Par où prétendez-vous mériter une reine ?

A quel titre lui plaire ? et par quel charme , un jour ,

Obliger sa couronne à payer votre amour ?

PERPENNA.

Par de sinceres vœux , par d'assidus services ,

Par de profonds respects , par d'humbles sacrifices ;

Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Hé bien ! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

PERPENNNA.

Tous mes soins , tout mon sang , mon courage , ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie ?

PERPENNNA.

Ah ! madame !

VIRIATE.

A ce mot , en vain le cœur vous bat ;
Elle n'est pas d'amour , elle n'est que d'état.

J'ai de l'ambition , et mon orgueil de reine

Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine

Qui , sur mon propre trône à mes yeux s'élevant ,

Jusque dans mes états prenne le pas devant.

Sertorius y regne , et dans tout notre empire

Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire.

Je ne m'en repens point ; il en a bien usé :

Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.

Mais , pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse ,

Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?

Aristie y prétend , et l'offre qu'elle fait ,

Où que l'on fait pour elle , en assure l'effet.

Délivrez nos climats de cette vagabonde ,

Qui vient par son exil troubler un autre monde ;

Et forcez-la , sans bruit , d'honorer d'autres lieux

De cet illustre objet qui me blesse les yeux.

Assez d'autres états lui prêteront asyle.

PERPENNNA.

Quoi que vous m'ordonniez , tout me sera facile ;

Mais quand Sertorius ne l'épousera pas ,

Un autre hymen vous met dans le même embarras.

Et qu'importe , après tout , d'une autre , ou d'Aristie ,

Si...

ROMPONS VIRIATE.

Rompons , Perpenna , rompons cette partie ;

Donnons ordre du présent ; et quant à l'avenir
 Suivant l'occasion nous saurons y fournir :
 Le temps est un grand maître , il regle bien des choses.
 Enfin, je suis jalouse, et vous en dis les causes.
 Voulez-vous me servir ?

PERPENNA.

Si je le veux ! j'y cours ,
 Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours.
 Mais pourrai-je espérer que ce foible service
 Attirera sur moi quelque regard propice ;
 Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE.

Arrêtez :

Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
 Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
 Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire.
 Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
 Et c'est vous dire assez pour la première fois.
 Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
 Tout son cœur est ailleurs ; Sertorius l'avoue ,
 Et fait auprès de vous l'officieux rival ,
 Tandis que Viriate...

PERPENNA.

Ah ! n'en juge point mal.
 A lui rendre service elle m'ouvre une voie
 Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
 Ne cherche à se servir de vous que contre vous ;

Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour ;
 La force et la vengeance agiront à leur tour.
 Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
 Dussions-nous, pour tout fruit, ne faire qu'une
 ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERPENNA.

Épargnons les discours superflus ;
 Songeons à la servir, et ne contestons plus :
 Cet unique souci tient mon ame occupée.

Cependant de nos murs on découvre Pompée ;
 Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
 Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

SEIGNEUR, qui des mortels eût jamais osé croire
 Que la treve à tel point dût rehausser ma gloire,
 Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
 Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir?
 Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
 Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
 Et, quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
 Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire,
 Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

SCENE II.

SERTORIUS ET POMPÉE, *assis.*

POMPÉE.

L'inimitié qui regne entre les deux partis
 N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis:
 Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
 Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
 L'estime et le respect sont de justes tributs
 Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
 Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
 Dont je ne fais ici que trop d'expérience,

L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
 Sans lui voir en la main piques ni javelots,
 Et le front désarmé de ce regard terrible
 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.

Je suis jeune, et guerrier, et tant de fois vainqueur
 Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
 Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
 J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
 Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
 Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :
 Les sieges, les assauts, les savantes retraites.
 Bien camper, bien choisir à chacun son emploi;
 Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
 Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
 Que je croirois lui faire un présent magnifique!
 Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
 Puisque la treve enfin m'en donne le loisir
 Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
 D'y conclure un accord d'une telle importance!
 Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
 Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine.
 Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
 Souffrez que je réponde à vos civilités.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
 Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime :
 La victoire attachée à vos premiers exploits,
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
 Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit
 rendre.

Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
 L'assiette du pays, et la faveur des lieux,

Si mon expérience en prend quelque avantage,
 Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
 Le temps y fait beaucoup : et, de mes actions
 S'il vous a plu tirer quelques instructions,
 Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
 Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
 Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
 S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.

Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire:
 Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
 Et si je puis jamais y joindre des leçons
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
 Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprete;
 Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
 Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
 Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer
 Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine:
 Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu

Laisseroit une austere et farouche vertu:
 Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
 A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
 Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités.
 Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
 Bannissant les témoins vous me l'avez permise:
 Et je garde avec vous la même liberté

Que si votre Sylla n'avoit jamais été.

Est-ce être tout romain qu'être chef d'une guerre
 Qui vent tenir aux fers les maîtres de la terre ?
 Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû ;
 C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
 C'est vous qui sous le jong traînez des cœurs si braves ;
 Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
 Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
 Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux ;
 Leur misere est le fruit de votre illustre peine :
 Et vous pensez avoir l'ame toute romaine ?
 Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
 Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

P O M P É E.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur
 s'applique

Aux soins de rétablir un jour la république :
 Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras ;
 Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
 Lorsque deux factions divisent un empire,
 Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
 Suivant l'occasion ou la nécessité
 Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté ;
 Le plus juste parti, difficile à connoître,
 Nous laisse en liberté de nous choisir un maître :
 Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus.
 J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
 Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
 De nos divisions soutiendra quelque reste.
 Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
 J'ignore quels projets peut former son bonheur :
 S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
 Je lui prête mon bras sans engager mon ame ;
 Je m'abandonne au cours de sa félicité,
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
 Et c'est ce qui me force à garder une place

Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace ;
 Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
 Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
 Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un
 autre ;

Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
 Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
 Nous craignons votre exemple, et doutons si dans
 Rome

Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
 Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui
 Ne seme point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
 Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
 Que de la liberté vous feriez votre gloire,
 Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux ;
 Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
 Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
 La main qui les opprime, et que vous soutenez,
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
 Votre exemple à-la-fois m'instruit et m'autorise :
 Je jnge comme vous sur la foi de mes yeux,
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome ?
 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
 Les titres différents ne font rien à la chose :

Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;
 Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
 Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
 Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en userai peut-être alors comme vous faites :
 Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 Si je commande ici, le sénat me l'ordonne ;
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne :
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.
 C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême ;
 Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire ;
 Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire ;
 Et que la liberté trouvera peu de jour
 A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
 Ainsi parlent, seigneur, les ames soupçonneuses.
 Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
 Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
 Que cet asyle ouvert sous vous a rénnis.
 Une seconde fois, n'est-il aucune voie
 Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
 Elle seroit extrême à trouver les moyens
 De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
 Il est doux de revoir les murs de la patrie :
 C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie :
 C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
 Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état !

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
 Que ses proscriptions combrent de funérailles ;
 Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
 Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
 Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
 Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie :
 Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas ;
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
 Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie ;
 Et nous épargnerons ces flots de sang romain
 Que versent tous les ans votre bras et ma main.

P O M P É E.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
 N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire ?
 Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

S E R T O R I U S.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
 Je ne l'ai qu'en dépôt ; et je vous l'abandonne,
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne,
 Je prétends un peu plus ; mais dans cette union
 De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom ?

P O M P É E.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée :
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée,
 Ils n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est
 De suivre, ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaît.
 Je sais une autre voie, et plus noble, et plus sûre :
 Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
 Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
 S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
 Mettez les armes bas, je réponds de l'issue ;

J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion :
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème ;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié...

POMPÉE.

Hélas ! ce mot me tue ; et je le dis sans feinte ,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte :
J'aimois mon Aristie ; il m'en vient d'arracher.
Mon cœur frémit encore à me le reprocher ;
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille graces pour elle ,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses ,
C'est le moindre devoir des ames généreuses ;
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux ! Dieux ! qu'entends-je ! Et qui, seigneur ?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous !

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance.
N'imites point Sylla par cette violence :
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPÉE.

SERTORIUS.

Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidele.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCENE IV.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame? et seroit-il possible...

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible:
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon
tour;

Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne le suis pas même; et je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;

La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
 Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
 Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
 Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
 Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
 M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime!

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.

Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux:
 Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
 Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
 Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient
 plus.

Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius.
 Je suis au grand Pompée; et, puisqu'il m'aime encore,
 Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
 Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
 Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
 Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
 Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Emilie!

Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
 Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
 C'est vous que je veux croire; et Pompée infidèle
 Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
 Il l'affermir pour moi. Venez, Sertorius;
 Il me rend toute à vous par ce muet refus.
 Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée:
 Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée;
 Il le verra sans peine; et cette dureté
 Passera chez Sylla pour magnanimité.

P O M P É E.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage :
 Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
 Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque
 appas,

Plaignez-vous, laissez ; mais ne vous donnez pas.
 Demeurez en état d'être toujours ma femme ;
 Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
 Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé ;
 Son regne passera, s'il n'est déjà passé ;
 Ce grand pouvoir lui pese, il s'apprête à le rendre :
 Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
 Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras ;
 Plaignez-vous, laissez ; mais ne vous donnez pas :
 Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

A R I S T I E.

Mais quoi ! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre ?

P O M P É E.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret.
 Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret :
 Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
 Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui
 l'attache.

Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
 Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ;
 Et dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
 N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
 Tandis que, toute entière à son cher Glabrien,
 Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

A R I S T I E.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
 Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
 J'aimai votre tendresse et vos empressements ;
 Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
 Et tout me sera doux si ma trame coupée
 Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,

Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte auourd'hui ;
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égalé ;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :
Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais, pour venger ma gloire, il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

P O M P É E.

Ah ! ne vous laissez point d'aimer et d'être aimée.
Pent-être touchons-nous au moment désiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage, et moins d'impatience ;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

A R I S T I E.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir !
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu !

P O M P É E.

Mais, tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame ?

A R I S T I E.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à vos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée ?
Et, quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? qu'osera son courroux ?

P O M P É E.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître,

Ni secouer le joug que de changer de maître.
 Sertorius pour vous est un illustre appui ;
 Mais en faire le mien , c'est me ranger sous lui ;
 Joindre nos étendards , c'est grossir son empire.
 Perpenna , qui l'a joint , saura que vous en dire.
 Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin ,
 Qu'avant qu'on le recoive il n'en est plus besoin ;
 Et ce peu que j'y rends de vaine déférence ,
 Jaloux du vrai pouvoir , ne sert qu'en apparence.
 Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
 Et , quand Sylla prépare un si doux changement ,
 Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome ,
 Pour la remettre au joug , sous les lois d'un autre
 homme ,

Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
 Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?
 Non , non : si vous m'aimez , comme j'aime à le croire ,
 Vous saurez accorder votre amour et ma gloire ,
 Céder avec prudence au temps prêt à changer ,
 Et ne me perdre pas , au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimé , et qu'il vous en souviene ,
 Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
 Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
 Me voulez-vous , seigneur ? ne me voulez-vous pas ?
 Parlez : que votre choix règle ma destinée.
 Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
 Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté :
 Rendez-moi mes liens , ou pleine liberté...

POMPÉE.

Je le vois bien , madame , il faut rompre la treve ,
 Pour briser en vainqueur cet hymen , s'il s'acheve ;
 Et vous savez si peu l'art de vous secourir ,
 Que , pour vous en instruire , il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre , et garder ses conquêtes.

P O M P É E.

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes.
 Comme elle fermera la porte à tout accord,
 Rien ne l'en peut jamais assurer que ma mort :
 Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
 Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne ;
 Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
 Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

A R I S T I E.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
 D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance :
 Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
 Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;
 Ceux de servir Sylla, d'aimer son Emilie,
 D'imprimer du respect à toute l'Italie,
 De rendre à votre Rome, un jour, sa liberté,
 Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
 Sur-tout ce privilege acquis aux grandes ames
 De changer à leur gré de maris et de femmes
 Mérite qu'on l'étale au bout de l'univers,
 Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

P O M P É E.

Ah ! c'en est trop, madame ; et de nouveau je jure...

A R I S T I E.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

P O M P É E.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

A R I S T I E.

Ah ! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
 Voilà ma main, seigneur.

P O M P É E,

Gardez-la-moi, madame.

A R I S T I E.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme !
 Que, par un autre hymen, vous me déshonorez !
 Me punissent les dieux que vous avez jurés,

Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Eteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaitre.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me hair?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.
POURRAI-JE VOIR la reine ?

THAMIRE.
 Attendant qu'elle vienne,
 Elle m'a commandé que je vous entretienne,
 Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.
 Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments ?
 Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE.
 Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance ;
 Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
 Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
 Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.
 Ah ! j'y puis peu de chose,
 Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose ;
 Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.
 Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.
 Me plaire ?

THAMIRE.
 Oui. Mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?
 Et de quoi s'inquiete un cœur qui la méprise ?

SERTORIUS.
 N'appellez point mépris un violent respect

Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire:
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare:
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions;
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de
Rome...

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme!
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre; et toute mon adresse,
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma foiblesse:
Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue; et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;

Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
 Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
 N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
 C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
 La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
 Et gardez bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
 Et que Pompée échappe à cet illustre objet:
 Serait-il vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;
 Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
 Et rompra, m'a-t-il dit, la treve dès demain,
 S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
 Mais vous, pour Perpenna, qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu;
 Et si, d'une offre en l'air, votre ame encor frappée
 Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
 Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
 De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds;
 Dût se rompre la treve, et dût la jalousie
 Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
 Et quand l'obéissance a de l'exactitude ,
 Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prieres pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
 Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
 D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolâtrie :
 Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
 Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
 Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
 Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix :
 J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
 C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
 Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
 Et, comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
 Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
 Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
 De lui céder ma place au camp et dans votre ame.
 Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
 Qu'il l'ait dans notre armée ainsi qu'en votre cœur.
 J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
 Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
 Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival ?
 Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop
 pleine !

L'hymen où je m'appête est pour vous une gêne !
 Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez !

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
 J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre :

Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre ;
 Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
 Me réduit un amour que j'ai mal écouté.
 Bien qu'un si digne objet le rendit excusable,
 J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable ;
 J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
 Et me suis répondu long-temps de vos mépris :
 Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
 Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée ;
 Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos vœux,
 Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
 J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie :
 Non que ma passion s'en soit vue alentie ;
 Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
 De tout sacrifier pour le commun bonheur.
 L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées :
 Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
 Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
 Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs ;
 Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
 Et d'ami généreux et de chef magnanime :
 Mais, près du coup fatal, je sens par mes ennuis
 Que je me promettois bien plus que je ne puis.
 Je me rends donc, madame : ordonnez de ma vie ;
 Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
 Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
 Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr ;
 Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
 Fut un don de ma gloire et non pas de ma flamme.
 Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous ;
 Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
 Mais je veux un héros qui par son hyménée
 Sache élever si haut le trône où je suis née,

Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien ,
 Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
 Je le trouvois en vous , n'eût été la bassesse
 Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse ,
 Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
 Une répudiée a mérité le choix.
 Je l'oublierai pourtant , et veux vous faire grace.
 M'aimez-vous ?

S E R T O R I U S.

Oserois-je en prendre encor l'audace ?

V I R I A T E.

Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
 Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

S E R T O R I U S.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère
 Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
 Et qui se rempliroit de sa félicité,
 Sans prendre aucun souci de votre dignité !
 Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
 Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire,
 Que votre grand projet est celui de régner ?

V I R I A T E.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner ?

S E R T O R I U S.

Ah, madame ! est-il temps que cette grace éclate ?

V I R I A T E.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

S E R T O R I U S.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
 L'amour de Perpenna le fera révolter ;
 Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
 Qu'après d'un autre objet un autre amour l'engage :
 Des amis d'Aristie assurons le secours
 A force de promettre, en différant toujours ;
 Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
 C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,

Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
 De cette impression qui peut nous l'acquérir.
 Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes ?
 Pourrions-nous l'affranchir des miseres souffertes ?
 Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ?
 Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie ,
 J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie !
 Je vous verrai consul m'en apporter les lois ,
 Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !
 Si vous m'aimez , seigneur, nos mers et nos montagnes
 Doivent borner vos vœux , ainsi que nos Espagnes :
 Nous pouvons nous y faire un assez beau destin ,
 Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
 Affranchissons le Tage , et laissons faire au Tibre.
 La liberté n'est rien quand tout le monde est libre :
 Mais il est beau de l'être , et voir tout l'univers
 Soupirer sous le joug , et gémir dans les fers ;
 Il est beau d'étaler cette prérogative
 Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive ,
 Et de voir envier aux peuples abattus
 Ce respect que le sort garde pour les vertus.

Quant au grand Perpenna , s'il est si redoutable ,
 Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
 Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir ,

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
 Je le sais comme vous , et vois quelles tempêtes
 Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
 Ne cherchons point , madame , à faire des mutins ,
 Et ne nous bronillons point avec nos bons destins.
 Rome nous donnera , sans eux , assez de peine ,
 Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine ;
 Et nous n'en fléchirons jamais la dureté ,
 A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avouerai plus , seigneur : loin d'y souscrire ,
 Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire ,
 Un courroux implacable , un orgueil endurci ;
 Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
 Qu'ai-je à faire dans Rome ? et pourquoi , je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains , madame , aiment tous leur patrie ;
 Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir ,
 C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage ,
 Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
 Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi ,
 Tant qu'ils n'auront qu'un choix , d'un tyran , ou
 d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine ,
 Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix ,
 Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
 Nos Espagnols , formés à votre art militaire ,
 Acheveront sans eux ce qui nous reste à faire.

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
 Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
 L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
 Au milieu d'une ville où regnent les divorces ;
 Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
 Où l'on n'est roi qu'un an , pour n'être rien après.
 Enfin , pour achever , j'ai fait pour vous plus qu'elle :
 Elle vous a banni , j'ai pris votre querelle ;
 Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
 Prenez le diadème , et laissez-la servir.
 Il est beau de tenter des choses inouïes ,
 Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand
roi;

Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :

C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents !

Soyons heureux plus tard pour l'être plus long-temps.

Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,

Seigneur. Mais, après tout, il faut le confesser,

Tant de précaution commence à me lasser.

Je suis reine; et qui sait porter une couronne,

Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

Je vais penser à moi : vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude

Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :

Vous me direz demain où je dois l'arrêter.

Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, à *Aufide*.

Dieux ! qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

AUFIDE, à *Perpenna*.

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?

L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
 Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
 Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin :
 Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute ;
 Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas ;
 Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace ;

Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
 Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre ;
 Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux ;
 Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
 Le tyran, après moi, vous craint plus qu'aucun autre,
 Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
 Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran ?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître !

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits :

Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix ;
 Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
 De Pompée et de moi l'entretien inutile.
 Vous le saurez, Aufide ?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
 Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user :
 J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
 Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature ;
 Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
 Et voulez une guerre à ne finir jamais.
 Déjà de nos soldats l'ame préoccupée
 Montre un peu trop de joie à parler de Pompée ;
 Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
 Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
 Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
 D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
 Seigneur ? trouvez-vous l'offre, ou honteuse, ou mal
 sûre ?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature ;
 Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
 De qui la pourpre esclave agira sous ses lois ;
 Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
 Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
 Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
 Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
 Sylla par politique a pris cette mesure
 De montrer au soldat l'impunité fort sûre ;
 Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
 Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
 Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'aban-
 donne,

Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
 Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
 Qu'aller tant qu'il vivra briguer le consulat.
 Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine:
 Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
 Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
 Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
 Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
 J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté
 A ce que vous et moi nous avons concerté.
 Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
 Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
 Adieu: dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur: mes vœux sont-ils si mal reçus?
 Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup: mais, seigneur, achevez,
 Et ne me cachez point ce que vous en savez.
 Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non; je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
 Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu:
 Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
 Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
 Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines;
 Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
 Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
 Celle des Vacéens, celle des Ilargetes,
 Rendroient vos volontés bien plutôt satisfaites.

La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir.

SERTORIUS.

Que sert que je promette, et que je vous la donne,
 Quand son ambition l'attache à ma personne?
 Vous savez les raisons de cet attachement:
 Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
 Je vous en fais encor la même confidence.
 Faites à votre amour un peu de violence;
 J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt:
 Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
 Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
 Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
 Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
 Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non; elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
 Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
 Dès demain elle traite avec nos ennemis.
 Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure:
 Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture;
 Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
 Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne:
 Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
 Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.

Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu :

J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître ;

Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,

Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Hé bien ! je lui dirai ?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai.

Toutefois la colere où s'emporte son ame

Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame :

Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;

Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée !

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.

Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,

Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles !

Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !

Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé ;

Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé !

Quels services faut-il que votre espoir hasarde

Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?

Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose
Pour se faire obéir promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien ! Apprenez-moi, de grace,
Comment vous résolvez que le festin se passe,
Dissimulerez-vous ce manquement de foi ?
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

 ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

OUI, madame, j'en suis comme vous ennemie :
 Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
 Je cherche à me venger, vous, à vous établir :
 Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
 Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
 Votre établissement avecque ma vengeance.

On m'a volé Pompée ; et moi, pour le braver,
 Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
 Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
 Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
 Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
 Une reine jamais daignât pencher sa main,
 Ni qu'un héros dont l'ame a paru si romaine
 Démentit ce grand nom par l'hymen d'une reine ;
 J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
 Pareille aversion et contraire fierté.

Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
 Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
 Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
 Vous allez du parti séparer votre état.

Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
 J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
 Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
 Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
 Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu
 prendre,

Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
 Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
 Saura voir sans chagrin Sertorius à vous :
 Mon cœur vent à toute heure immoler à Pompée
 Tous les ressentiments de ma place usurpée ;
 Et comme son amour eut peine à me trahir,
 J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
 Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
 Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
 J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
 Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique ;
 Et mes voisins domtés m'apprenoient que sans lui
 Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
 Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
 Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
 Dès l'abord il sut vaincre ; et j'ai vu la victoire
 Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
 Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
 Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
 Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
 Je périrai plutôt qu'une autre la partage :
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde
 Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer ;
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand
homme

Ouvre trop les chemins et les portes de Rome :
Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi ;
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril, que ma perte assurée ;
Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples, aguerris sous votre discipline,
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frere :
Sa venue en ces lieux cache quelque mystere.
Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE *lit.*

Chere sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
 Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
 Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
 Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.

Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
 Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
 Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
 Et la triste Emilie est morte en accouchant.

Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
 Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
 Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
 En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
 Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable:
 Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
 De la part de Sylla chargé de lui remettre
 Sur ce grand changement une pareille lettre,
 A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
 Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
 Vous pouvez bien juger de son impatience:
 Mais rappelé vers vous par un transport d'amour
 Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
 L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
 L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
 Il me suivra de près, et m'a fait avancer
 Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,

Madame ; vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous , et je n'en puis douter :
Mais il m'en reste une autre , et plus à redouter ;
Rome , que ce héros aime plus que lui-même ,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadème ,
Si contre cet amour...

SCENE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah ! madame !

VIRIATE.

Qu'as-tu ,

Thamire ? et d'où te vient ce visage abattu ?
Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue ;

Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius ?

THAMIRE.

Hélas ! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'acheveras-tu point ?

THAMIRE.

Madame , il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus ! ô ciel ! Qui te l'a dit , Thamire ?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres , dont la rage , au milieu du festin ,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin ,
Tout couverts de son sang courent parmi la ville

Emouvoir les soldats et le peuple imbécille ;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause :
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose ;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir ;
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.

Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes :
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment ;
Qui pleure l'affoiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale ;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger.
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps : Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient ; dissimulez un si juste courroux ;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE,
THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, à Viriate.

Sertorius est mort : cessez d'être jalouse,

Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse ;
 Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
 Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
 Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
 Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
 Et que ce coup heureux saura vous maintenir
 Et contre le présent et contre l'avenir.
 C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
 Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage ;
 Et, malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
 C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
 Le nom de général vous le rendoit aimable ;
 A vos rois, à moi-même il étoit préférable :
 Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi ;
 Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
 Avec des qualités où votre ame hautaine
 Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
 Un Romain qui commande et sort du sang des rois
 (Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
 Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée,
 Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

A R I S T I E.

Après t'être immolé chez toi ton général,
 Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
 Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
 Vanter insolemment tes détestables flammes,
 T'emparer d'une reine en son propre palais,
 Et demander sa main pour prix de tes forfaits !
 Crains les dieux, scélérat, crains les dieux, ou Pompée ;
 Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou
 son épée ;
 Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
 Apprends qu'il m'aime encor ; et commence à trembler.
 Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses ;
 Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas :
 Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;
 Et quand il me verra commander une armée
 Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
 Il se rendra facile à conclure une paix
 Qui faisoit dès tantôt ses plus ardens souhaits.
 J'ai même entre mes mains un assez bon ôtage
 Pour faire mes traités avec quelque avantage.
 Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
 Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien :
 Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
 Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine ;
 Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
 Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet, c'est à moi de répondre ;
 Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
 Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
 Méritent de ma part de hauts remerciements ;
 Les différer encor, c'est lui faire injustice.
 Il m'a rendu sans doute un signalé service ;
 Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
 Le grand Sertorius fut son parfait ami ;
 Apprenez-le, seigneur, (car je me persuade
 Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;
 Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
 Il me coûtera peu de vous le déférer :)
 Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
 Ce héros ; qu'il osa mériter ma colere ;
 Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
 Il a fait des efforts pour me donner à vous ;
 Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole
 Tout mon dessein n'étoit qu'une attente frivole ;
 Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
Et ton bras....

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service ;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence ;
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense :
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée :
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée.
Et, comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas :
Ce seroit en son lit mettre son ennemie
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.

Du reste, ma personne est en votre puissance ;
Vous êtes maître ici ; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi ! si je l'oserai ? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes ;
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et, pour la bien connoître, ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ai domté, pour vous je l'ai détruit ;

J'en ai l'ignominie , et j'en aurai le fruit.
 Menacez mes forfaits , et proscrivez ma tête ;
 De ces mêmes forfaits vous serez la conquête :
 Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer ,
 Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
 J'accepte votre haine , et l'ai bien méritée ;
 J'en ai prévu la suite , et j'en sais la portée.
 Mon triomphe...

SCENE V.

PERPENNA , ARISTIE , VIRIATE , AUFIDE ,
 ARCAS , THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur , Pompée est arrivé ,
 Nos soldats mutinés , le peuple soulevé.
 La porte s'est ouverte à son nom , à son ombre.
 Nous n'avons point d'amis qui ne cedent au nombre :
 Antoine et Manlius , déchirés par morceaux ,
 Tout morts et tout sanglants , ont encor des bourreaux.
 On cherche avec chaleur le reste des complices ,
 Que lui-même il destine à de pareils supplices.
 Je défendois mon poste : il l'a soudain forcé ,
 Et de sa propre main vous me voyez percé ;
 Maître absolu de tout , il change ici la garde.
 Pensez à vous ; je meurs : la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure , seigneur , faut-il se préparer
 A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
 Avez-vous en vos mains un assez bon ôtage
 Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci ,
 Madame ; j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE,
CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succes de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre ame tantôt se monroit trop atteinte;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'antrui.
Je fais plus : je vous livre une fiere ennemie,
Avec tout son orgueil, et sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages :
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages;
Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.

Lisez.

*(Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées
de Rome à Sertorius.)*

ARISTIE.

Quoi! scélérat! quoi! lâche! oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;

Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et, si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puisque je vous vois, j'en suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous
faire?

P O M P É E , *après avoir brûlé les lettres sans
les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.

Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus...

(Il lui parle bas.)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

P E R P E N N A .

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

P O M P É E .

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

P E R P E N N A .

Mais cependant leur haine...

P O M P É E .

C'est assez.

Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE,
ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire
Pour me justifier avant que vous rien dire:
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous
enleve,

Je vous offre la paix, et ne romps point la treve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux,
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui, devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
Elle est irréparable: et comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.

D'une juste amitié je sais garder les lois,
 Et ne sais point régner comme regnent nos rois:
 S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
 Je m'ensevelirai sous ma propre ruine;
 Mais si je puis régner sans honte, et sans époux,
 Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
 Vous choisirez, seigneur; ou, si votre alliance
 Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
 Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
 Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
 Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
 Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
 Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCENE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS,
 ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Oui, seigneur; le perfide

A vu plus de cent bras punir son parricide;
 Et, livré par votre ordre à ce peuple irrité,
 Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté;

Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
 N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.

(à Viriate.)

Vous, madame, agréez pour notre grand héros
 Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.

Allons donner votre ordre à des pompes funebres,
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

FIN.



TABLE
DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

HÉRACLIUS, tragédie.	Page	5.
DON SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque.		85.
NICOMEDE, tragédie.		157.
SERTORIUS, tragédie.		235.

TABLE

DESCRIPTIVE

OF

THE

MANUSCRIPTS

IN THE

LIBRARY

OF THE

AMERICAN

ANTHROPOLOGICAL

INSTITUTE

WASHINGTON

D. C.

1906





